



Seuls ceux qui n'ont rien à se reprocher, lisent « L'Ergot » avec le sourire.

# “J'accuse!”

Par **Frieda Rudoit**

**L'enigmatique justicière du Scribe se met à table... et met en cause M. Spinelli, le commandant Lefaur et un inspecteur de Police**

L'ERGOT, à maintes reprises, a parlé de Frieda Rudoit. A maintes reprises, nous avons, en effet, dénoncé les manœuvres et les agissements de cette jeune israélite allemande de 24 ans qui joua un rôle plus ou moins trouble au cours de l'occupation et dès la Libération.

Double jeu, a-t-on prétendu, puisque après avoir échappé à la Gestapo dont on assura qu'elle fut la collaboratrice, elle travailla pour le compte de l'Épuration. Double jeu, puisque son activité « suspecte » la fit arrêter par l'inspecteur Fr et la fit inculper d'intelligence avec l'ennemi.

Toutes ces hypothèses, jusqu'à présent, demeurent sans confirmation. Et pourtant, on pouvait avoir toutes les raisons de croire à sa culpabilité : son zèle, au Scribe, n'avait-il pas déchaîné la suspicion ? La crainte qu'elle inspirait dans sa manière d'approfondir les choses, la rendait particulièrement redoutable.

Durant les six mois qu'elle passa au service de l'Épuration où sa parfaite connaissance sur les agissements de la Gestapo et sur ceux de la S.B.M. l'avait placée, elle se montra une auxiliaire précieuse, et peut-être un peu encombrante.

Certes, nul ne la jugeait parfaitement blanche : mais pour vivre pendant quatre ans d'occupation, une israélite, seule, et sans cesse pourchassée par les polices allemandes et françaises, n'était pas à l'abri des tentations.

A-t-elle travaillé pour les Allemands ? Allemande elle-même, née à Francfort-sur-le-Mein, le 24 novembre 1920 ; a-t-elle travaillé contre les Français ?

Dans son dossier, aucune preuve, dit-on, ne révèle sa collaboration avec l'ennemi : en France depuis vingt-trois ans (elle en a vingt-quatre) Frieda Rudoit, de son vrai nom Belzatzki, condamne ses compatriotes qui ont tué son père à Auchwitz, sa mère et son jeune frère à Buchenwald, et torturé son frère aîné, engagé volontaire français qui vient miraculeusement de rentrer des geôles de Dachau !

Pouvons-nous alors supposer qu'elle ressemble exactement au portrait diabolique qu'elle inspira, pouvons-nous supposer qu'elle ait trahi le France qui avait accueilli cette étrangère et toute sa famille ? Rien de définitif ne permet encore de l'affirmer, et nous faisons confiance à la justice française.

Aujourd'hui, à la veille d'être jugée, car son procès viendra le 18 octobre, Frieda Rudoit qui sera assistée par M<sup>e</sup> Rochon, sort le dossier qu'elle a préparé, depuis un an, derrière les barreaux de son cachot, aux Nouvelles Prisons de Nice. Une défense qui pourrait peut-être se transformer en accusation.

C'est pourquoi L'ERGOT est heureux de publier aujourd'hui, les sensationnelles révélations qui vont suivre. Ces révélations dont l'authenticité ne permet aucun doute, sont parvenues entre nos mains : des reproductions de ces révélations, photographiées, accompagnent les lignes écrites et signées de la main même de Frieda Rudoit : nous laissons donc à l'inculpée toute la responsabilité de ses déclarations et nous passons, sans crainte de faux ou d'usage de faux, la parole à Frieda Rudoit.



Au 40 du boulevard des Moulins, à Monte-Carlo, habitent le Comte et la Comtesse de Maupas. Pendant toute l'occupation, Mme de Maupas occupa les loisirs d'un officier allemand qui se nommait Laubenthal. Pour prix de ses services, cette dame recevait chaque jour, des mains de M. Delpierre, directeur de la S.B.M., la somme de 2.000 francs.

Convoquée par le fameux commandant Lefaur, je fus chargée de l'arrêter. Cependant, je dus subir une certaine petite formalité : celle de me faire identifier par le capitaine Mathis, actuellement Gouverneur militaire du Palatinat, comme faisant réellement partie de la commission d'épuration. Lefaur me donna, alors, l'ordre d'arrêter la Comtesse et de la conduire à la Sécurité militaire : cependant, ayant des doutes sur Lefaur, si j'arrêtais effectivement Mme de Maupas, à l'Hôtel de Paris, à Monte-Carlo, je la transférerais au Nouvel Hôtel, à Nice, dans le bureau de « Cyclamen ».

A la suite de cette désobéissance, Lefaur piqua une violente colère et fit trans-

porter la prisonnière à la Sécurité militaire, Lefaur « s'intéressant » beaucoup aux affaires de Monte-Carlo et préférant garder pour lui cette prise rare. Mais le dossier Maupas a disparu et les Maupas ont été relâchés : je voudrais bien savoir ce que Lefaur a touché...

D'ailleurs, je me demande ce qu'est devenu le dossier Emeline ? Barbotté au C.D.L. par Spinelli ? Et le dossier Figure qui passa entre les mains de Spinelli, à la Préfecture ? Et l'argent et tous les bijoux ? Ah ! ils se sont remplis les po-

### Note de la Direction

Les graves accusations faites par une inculpée contre des personnes honorablement connues ne sont publiées ici qu'à titre documentaire : elles ne sauraient en rien engager la responsabilité de « L'Ergot » qui laisse à la signataire de ces lignes, toute sa propre responsabilité.

ches, mais ça ne leur profitera pas longtemps...

Quant à l'affaire Notari...

### LE CAS DU COMMISSAIRE NOTARI

En 1942, les arrestations battent leur plein. Un des plus hauts fonctionnaires de la Police, une « grosse légume », travaille, alors, en étroite collaboration avec Moschetti.

Un jour, des patriotes sont arrêtés et, dans un lot de 13 résistants, on trouve François Othonello, chef cuisinier à l'Hôpital Pasteur et les frères Pascal : on leur crache à la figure en les accusant d'être de mauvais Français et, après les avoir roués de coups, à la suite d'un jugement sommaire, ils sont envoyés en forteresse.

A la Libération, ce même policier, Notari, qui fut à la solde de Vichy, devient, du jour au lendemain, un parfait résistant et s'installe à l'Etat-Major F.F.I., Hôtel Atlantic, chambre 215, avec le titre de chef de liaison.

Il continue ses arrestations, mais cette fois contre ceux qu'il protégeait jadis. Soudain, coup de théâtre, les 13 patriotes qu'il avait fait enfermer en forteresse sont libérés. Othonello revient donc et, sur sa déposition formelle, ainsi que sur celle de ses camarades de cachot, il obtient l'arrestation de Notari.

Notari est donc arrêté, mais il obtient rapidement un entretien avec Fr et Perlé. Aussitôt, Notari est relâché !

Othonello apprend cette injustice : il vient alors me trouver et me déclare que si cette libération est maintenue, il fait immédiatement « descendre » Notari ou se chargera de le « descendre » lui-même.

Pour éviter l'illégalité d'un jugement trop rapide, je présente Othonello au commissaire Isnard, chef de la Sécurité, actuellement à Montpellier. M. Isnard prévient alors son chef, M. Bastide, car Notari faisait partie des « grosses légumes t-bou » et personne, en haut lieu, ne voulait prendre la responsabilité de l'arrêter encore une fois.

Le commissaire Isnard parvint à calmer Othonello et lui promit de faire justice : cependant, Notari continua à jouir de sa liberté jusqu'au jour où il fut arrêté, enfin, par les F.T.P.

Dès qu'elle fut mise au courant de cette nouvelle arrestation, l'Intendance de Police ordonna une enquête pour savoir où se trouvait Notari. C'est alors qu'après une inexplicable intervention d'une des plus hautes personnalités du département (1), Notari fut remis en liberté.

### LES SCANDALES DU SCRIBE

Mais que sont devenus les autres dossiers du Scribe ? Que reste-t-il de toutes les instructions ouvertes contre Frankie Paule, l'indicatrice de René Gonnard qui se livrait au trafic de l'or avec la police française et la Gestapo ? Frankie Paule, la maîtresse d'un officier italien, et qui avait reconnu avoir « donné » son amie intime, Marie-Louise Brochard, demeurant à Nice, rue Verdi. Pourquoi cette femme a-t-elle été libérée, et par qui ? Je me le demande !

Quant à René Gonnard, c'était l'indicatrice de l'équipe des faux policiers que connaissait bien l'inspecteur Fr et qui travaillait officiellement pour le contrôle des changes, en oubliant, bien entendu, de mentionner les grosses affaires qu'il traitait pour son propre compte.

Qu'est devenu le dossier d'un soldat allemand nommé Bongartz, qui demeurait au palais Athénia, à Beausoleil et qui, trouvé, après la Libération, porteur de plusieurs cartes d'identité, fut « indiqué » aux services du Scribe par une certaine Krivine, agente de la douane,

(1) Frieda Rudoit ayant cité le nom propre de cette personnalité, nous l'avons, par raison de convenance, remplacé par un terme plus vague. (N.D.L.R.)

demeurant à Nice, Hôtel Volney, et, naturellement libérée ?

Quant à François Giacobi, inspecteur de police de l'épuration, attaché directement au bureau de Fr et de Perlé, il détenait toutes les archives et les dossiers du Scribe. C'est lui qui délivrait les ordres de perquisition et les mandats d'arrêts, signés en blanc, afin d'activer la besogne, lorsque l'un ou l'autre de ces messieurs était en mission.

Mais il me faut rendre à ce Giacobi son véritable visage. C'est un P.P.F. du G.A. de l'Hôtel Columbia. Et la preuve

*affaire de Manes : 10 Bd des Janelins, Libère !!  
Emeline 3 rue Georges Clemenceau  
intervention François Giacobi  
libère !!  
Bis -  
Bossier et argent du farou  
figure Josephine 21 Bd des Mandiers  
Israélite 7 rue fréquentation Comte G.  
général et les membres de la Gestapo  
Professeur Meyer de port J. J. J. J.  
quitté, Josephine 20.000 frs devant Simon C. Paul !  
yellowen, libère ???  
Franky Paule, maîtresse de R.G. trafic or  
avec Volney transactes et Gestapo - amie d'un officier  
et Volney, avait reconnu avoir indiqué à R.G.  
son amie intime Marie-Louise Brochard, 12 bis  
2 bis rue Verdi, libère  
René Gonnard, indicatrice de l'équipe  
Luccibelli, reconnue avoir travaillé officiellement  
pour le contrôle des changes sans mentionner les  
affaires faites ou indiquées à son propre compte.  
Bongartz dit Bongard Palais Athénia (Paris)  
se disait Juif allemand trouvé en possession  
de plusieurs cartes d'Id. indiquées nos services  
par une nommée Krivine agente de la douane  
demeurant Hôtel Volney (à Nice), libère*

en est que la concierge de cet hôtel l'a identifié et a fait parvenir à Perlé des renseignements précis, renseignements dont Perlé, d'ailleurs, ne tint aucun compte.

Où est François Giacobi, qui me menaçait, alors, au Scribe, si je continuais à m'occuper de l'affaire Emeline, cette affaire dont le C.D.L. de Spinelli fit disparaître toute trace ?

Qu'est devenu le dossier concernant le vol de 185.000 frs commis au préjudice de Mme Gatti-Fidèle ? Elle a, du reste, déposé une plainte, ce qui engendra avec Fr de violentes discussions, au sujet du travail fait à Nice et à Monte-Carlo par les comités d'épuration de ces deux villes. Fragassi avait donné l'ordre de saisir et de lui apporter dans son bureau tout ce qui serait trouvé dans les appartements dont les locataires auraient été arrêtés. A ce propos, je cite, pour mémoire, le pillage de l'appartement de Mme Hélène Mario, qui, relâchée, déposa plainte pour ce pillage : cette plainte lui valut d'être arrêtée à nouveau et reconduite en prison où elle médite encore sur les inconvénients qu'il y a à porter plainte contre des pillards patentés.

### TRAFICS D'OR

Mme Truittiau, née Balion, était courtière au compte de la Banque Franco-Monégasque ; elle dirigeait, en même temps, un institut de beauté qui avait été installé par les soins d'un nommé Maggi.

Ce dernier, arrêté à la Libération par le commissaire Meries, de Cannes, alors qu'il fuyait, a été trouvé en possession de 350 livres sterling or. Lorsque le commissaire Meries lui demanda ses papiers, le nommé Maggi en sortit un prouvant qu'il appartenait au Service d'épuration et qu'il était membre du C.D.L. Ce papier, comme par hasard, était signé : Fra-

Or, Mme Truittiau était « l'amie » de Fr et servait d'indicatrice ; en effet, tous ceux avec lesquels elle avait fait des affaires d'or ou de bijoux étaient immédiatement signalés à Fr qui se chargeait ensuite des arrestations.

Un exemple : l'affaire Jean Boursier. Celui-ci avait traité plusieurs opérations immobilières et d'or avec le nommé Maggi. Après la Libération, Boursier fut indiqué à Fr par sa maîtresse, au moment où il était en route pour Paris. Fr pensait avoir trouvé le bon

faire un succulent repas, en compagnie de fort belles filles. Ils attirèrent vite mon attention. Devant la porte, j'avais remarqué également une superbe voiture qui appartenait à un de ces messieurs dont, par la suite, j'appris les noms. Il s'agissait d'un certain Drandale, d'un nommé Luccibelli et d'un troisième qui répondait au prénom de Jean.

Comme des bribes de conversation me parvenaient, je déduis rapidement qu'il s'agissait de P.P.F. et de trafiquants d'or.

Ainsi mise en éveil, je ne recherchai que le moyen d'entrer en contact avec eux. Je fus servi par la chance ; en effet, les trois convives ne furent pas longs à nous remarquer et ils nous offrirent, pour commencer, un verre de vin. Afin de ne pas être en reste avec eux, à mon tour, j'offris le café.

La conversation s'était engagée : et c'est ainsi que j'appris qu'un autre type qui n'était autre que René Gonnard, était venu donner des indications au sujet d'une affaire d'or au détriment d'une vieille femme dont j'ignore le nom. Nous nous quittâmes, peu après, cordialement, et nouveau rendez-vous fut pris à La Mascotte.

De retour, j'avertis l'inspecteur Braconnier afin qu'il fasse « filer » ce sympathique trio.

— Essayez, me dit textuellement l'inspecteur Braconnier, de déjeuner avec eux et d'en savoir davantage : je vous aiderai, au moment opportun.

Quelques jours plus tard, à l'heure de l'apéritif, je retrouvai mes types à La Mascotte. Je leur demandai, alors, de m'inviter à dîner dans un restaurant, Le Dauphinois, où une de mes amies, Mme Germaine Russel, était servante : ils acceptèrent et, par téléphone, j'avertis cette camarade de nous préparer la bouillabaisse.

Je dois préciser que les raisons que j'avais de conduire mes hôtes au Dauphinois étaient strictement des raisons de camaraderie ; mes nouveaux amis, très riches et très dépensiers, devaient donc faire travailler le restaurant d'une amie.

Après l'apéritif, nous décidâmes donc de nous rendre au Dauphinois. Comme je faisais remarquer que le trajet était relativement court et qu'il n'était pas utile de prendre la voiture, un de mes compagnons s'écria :

— Pourquoi se fatiguer ?... Montez, et partons !

Dans cette voiture dont elle n'était pas descendue, se trouvait encore une femme, Formine Braganti, qui était « l'amie » de Drandale.

La voiture fonça, mais arrivée boulevard Victor-Hugo, au carrefour de l'avenue de la Victoire, elle entra en collision avec un trolleybus. Ce fut une terrible bagarre dont tous les journaux parlèrent le lendemain. Drandale s'en tira avec une fracture du crâne, tandis que Luccibelli, transporté à la Clinique St-Antoine mourait dans la nuit du 28 août, des suites de l'accident, en laissant comme fortune, 45.000 frs et des bijoux de valeur qui me furent remis après son dernier soupir.

*Je me rappelle très bien que le faux  
faisait toujours remettre tous  
les dossiers et se mettait en  
violente colère quand un double  
était couronné dans ses papiers  
du Nominal Hotel.*

*J. Berzatzky*



**Dans les coulisses de la clandestinité** <sup>(1)</sup>

# Révélation sensationnelle du commandant André Melin

Voici comment se déroula la libération des Alpes-Maritimes

Par

Jacques BRINDEJONT-OFFENBACH

**M**AIS, mon Commandant, nous voudrions savoir comment s'opéra le travail en série accompli par vos « Terroristes » ?

Un bon sourire éclaira ce visage énergique, ce visage au regard qui jamais ne connut la peur, et André Melin poursuivit :

— Les destructions à accomplir concernaient, tout d'abord, conformément au plan VERONIQUE, les voies ferrées : en principe, un « sabotage » devait être exécuté environ tous les 40 kilomètres. Des points précis ont donc retenu nos premiers soins : la voie ferrée Marseille-Nice, à l'Ouest de Cannes (mission 201, responsable BEAUREGARD), la voie ferrée Nice-Menton, entre Villefranche et Monaco (mission 202, responsable PIERRE), la voie ferrée Nice-Sospel à l'Escarène (mission 208, responsable ANDRE, un des plus chics officiers de l'O.R.A.), enfin, la ligne Sospel-Coni et Vintimille-Coni (mission 209, responsable COLMAR) qui devait, le malheureux, être tué peu après au combat.

Quant aux emplacements à occuper en cas de débarquement, ils furent établis par MALHERBE : les patriotes « terroristes » de Nice devaient occuper le Férier et Levens, qui commande Plan du Var ; ceux de Contes, L'Escarène et le col de Nice, en liaison avec

les maquis de la région de Breil, Fontan ; ceux de Cannes et d'Antibes, les bois de Pégomas et Peymède et de là, rayonner sur les principaux axes de communication ; ceux de Grasse, enfin, entre Saint-Vallier et Saint-Auban, le maquis de la région de Beuil devant se rendre maître du Haut-Var et du Cians, jusqu'à la nationale 202.

Les missions étaient simples : assurer la réception des parachutages promis dès le passage des messages ; assurer la protection des patriotes des villes rejoignant leur poste ; enfin, attaquer sans arrêt les Allemands, partout où ils se trouvaient, principalement sur les axes routiers et nœuds de communication.

Au début de juin, les hommes encadrés ne manquaient pas ; mais les vivres sont encore insuffisants et les armes font toujours défaut.

## IMPORTANTS

### « MESSAGES PERSONNELS »

**L**E 5 juin passent enfin les messages tant attendus :

Le message « vert » : **NOUS NOUS ROULERONS SUR LE GAZON** doit déclencher la bagarre : c'est le signal convenu qui donne l'ordre de commencer les destructions des voies ferrées, dans le but de morceler le territoire et d'empêcher le déplacement rapide des troupes allemandes.

Le second message, le message « rouge » : **MEFIEZ-VOUS DU TOREADOR**, devait déclencher les guerillas.

Des renseignements particuliers me confirmèrent dans mon opinion, qu'un

débarquement était imminent sur nos côtes : c'est pourquoi je jugeai prématuré le départ des hommes pour les points de ralliement, le manque de vivres et d'armes ne leur permettant pas de tenir longtemps. Aussi, dans mon instruction du 1<sup>er</sup> juin, je donnai l'ordre, en cas de passage du message « Ordre d'entrer en insurrection », d'attendre des ordres complémentaires. Malheureusement, il n'en fut rien ; l'O. R. A. n'obéit pas à mes consignes et, au contraire elle engagea les Résistants à gagner les points qui leur étaient assignés. Le débarquement en Normandie est un fait accompli : rien ne se passe sur nos côtes et aucun des parachutages promis n'a lieu. Mais voici comment se présentait alors la situation au 7 juin :

Guérillas : une centaine d'hommes prêts à entrer en action, **MAIS PAS UN FUSIL**. Secteur Ouest, Canaux et Peyroules : quelques armes pour deux cents hommes : Auribeau, quelques groupes seulement ; Antibes ne bouge pas. Dans le secteur Est cent hommes environ, peu de vivres, pas d'armes, sauf quelques pistolets et deux fusils de chasse (dont un fusil n'ayant qu'un canon en état de fonctionnement), enfin, une mitrailleuse italienne sans trépied et rouillée...

Les nigois montent sur Bendejun, mais cette manœuvre est dénoncée par un milicien de l'endroit qui alerte Nice ; presque aussitôt, une cinquantaine de miliciens procèdent à de nombreuses arrestations. Le 9, un millier de miliciens et d'hommes de la Wehrmacht encerclent le Ferrion, mais l'Etat-Major O. R. A. s'est déplacé vers le Nord ; la liaison établie au Ferrion par les chefs responsables du départ en guérillas des Résistants de Nice devait coûter la vie à une dizaine de jeunes patriotes qui ne purent trouver le point de rendez-vous et qui, emprisonnés à Nice, étaient fusillés quelques jours plus tard à St-André-des-Alpes.

Les missions « vertes » de destruction furent en partie remplies. A Cannes (201), BEAUREGARD, apprenant la destruction du pont d'Anthéor par la R.A.F. avait pris sur lui de faire sauter la voie ferrée : je lui donnai l'ordre d'accomplir sa mission. Il ne put cependant la réussir, s'étant heurté, avec ses hommes, à une forte patrouille allemande. Deux ennemis furent tués, Beauregard et ses gars, après une chasse éperdue, s'en tiraient indemnes.

PIERRE réussissait les destructions 208, aidé par les patriotes de Menton. 209 était aussi exécutée par les patriotes de Breil ; 202 n'était pas faite, l'officier responsable ayant reçu l'ordre de MALHERBE de ne pas l'exécuter :



Le commandant Melin en capitaine aviateur en 1939



Le commandant Melin en 1944 dans la clandestinité

## DIFFICULTÉS INTERIEURES

**M**AIS des dissentiments surgissent de tous côtés, des frictions sont inévitables : A Nice même, des difficultés gênent l'action combinée : les critiques ne manquent pas contre l'O.R.A. On estime que les maquis ont vécu et que, seule, la résistance en ville peut être efficace et moins dangereuse. Les Groupes PARENT et CONSTANT refusent de prendre le Maquis tant que le débarquement n'aura pas eu lieu.

Les événements vont se précipiter :



Meeting d'aviation au Danemark. On reconnaît de gauche à droite : Frenval, un « as » danois et le commandant Melin

(1) Voir « L'Ergot » n° 52.

Malherbe, du Ferion, a rejoint Levens, puis Plan-du-Var ; il établit, après de sérieuses difficultés, des liaisons avec tous les secteurs et avec SAPIN à Barcelonnette, le jour même où ce dernier recevait les parachutages espérés.

Aussitôt les ordres se modifient. On rassemble tous les maquis dans la région de Beuil, on transporte des armes des Basses-Alpes vers cette région ; enfin, on décide l'insurrection dans le nord du département en coupant les vallées du Daluis et du Cians pour protéger l'aile gauche des maquis des Basses-Alpes.

Voici, d'ailleurs, l'éphéméride des événements :

Le 20 juin, monte sur Beuil le maquis de Canaux (35 hommes, 15 fusils, 10 mitraillettes, 250 kg d'explosifs) ; le maquis de Peyroules (45 hommes, 20 fusils, 8 mitraillettes) sur Guillaume.

Du 7 au 22 juillet : mise en état d'insurrection de la Région de Beuil-Guillaume.

7 juillet au soir, destruction du Pont de Pra-d'Astier dans le Cians.

8 juillet : destruction d'un pont dans la vallée du Var à 2 km au Nord de Daluis.

9 juillet : les F.F.I. prennent le pouvoir à Beuil, Valberg, Saint-Brès, Guillaume, Saint-Martin d'Entraunes et Péone. Mise en place du dispositif de défense de la région.

18 juillet : Attaque des Allemands dans les deux vallées du Cians et du Daluis : échec, malgré un léger recul récupéré le lendemain.

20 juillet : Grosse concentration allemande dans le Daluis. Attaque générale dans les Basses-Alpes et le Daluis : rien d'important dans le Cians.

21 juillet : Dans la nuit, les Allemands, au nombre de 1.500, occupent le col de Roua. Les postes, débordés, doivent se replier, mais pas à pas, après de nombreuses destructions ; le soir, Guillaume est évacué par les maquisards afin d'éviter des combats de rues.

Le 22 juillet : Au matin, les Allemands venant du sud (Daluis) et du nord (Basses-Alpes, Col des Champs) occupent Guillaume ; à midi, Beuil et Valberg sont évacués. Les patriotes se retirent dans la montagne, mais les Allemands n'occuperont pas ces deux villages et, quelques jours après, ils évacuent Guillaume.

Le bilan de cette affaire se résume ainsi : les Allemands ont engagé 1.500 hommes, les patriotes étaient 150 environ, y compris les cultivateurs qui, tous avaient fait le coup de feu. Les Allemands ont perdu 200 tués et blessés, les patriotes, deux tués dont un officier, le lieutenant Colonelli dit « Colmar », de Beaulieu, 7 blessés dont 3 officiers

#### A LA VEILLE DU DEBARQUEMENT

LES préparatifs s'intensifiaient du 23 juillet au 14 août.

Mais c'est à partir du 9 que l'activité se manifesta plus grande encore. Le 9 août, occupation de la ligne Pra d'Astier, du Col de Roua, de Daluis.

12 août : Arrivée d'un parachutage à Beuil (ST.-JEAN-BAPTISTE), et arrivée de marins-pompiers.

13 août : la Nationale 202 est sous le contrôle des F.F.I., de Plan-du-Var jusqu'aux Basses-Alpes, sauf Puget-Théniers où se tient, menaçante, une garnison allemande.

La Mission Interalliée, composée du Major anglais BAMBOUS et du Commandant CHASUBLE (de son vrai nom Sorensein) nous avait donné rendez-vous pour le 13 à HYACINTHE (Roubert), chef civil départemental de la

Résistance, JOB (Jamme), délégué militaire des F. T. P. Bambous fut arrêté à Barcelonnette, et sauvé, grâce à une femme de l'Intelligence Service qui le fit libérer. Cette mission n'arriva J'ailleurs à Valberg que le 16 août.

Le débarquement est proche, le plan d'opération est prêt.

#### JUSQU'A LA LIBERATION DE NICE

LE 16 août, l'entente est enfin réalisée avec les F.T.P. ; leurs effectifs réels comprennent environ 600 hommes, divisés en 5 compagnies, dont deux seulement sont convenablement armées.

Ce même 16 août, les F.T.P. occupent Levens, la garnison de Puget-Théniers se rend. Le 17, les garnisons de la Vésubie se rendent à leur tour : 20 tués et 37 prisonniers. Le Logis du Pin est occupé et la liaison établie avec les détachements de l'Intelligence Corps qui se mettent à notre disposition, tandis que Gréolières est pris par un groupe de l'I. C.

Au lendemain de notre entrevue avec la Mission interalliée, en redescendant sur Nice, après une avance avortée des Allemands sur Plan-du-Var, l'éclatement d'une grenade fait quelques victimes parmi nous : un Officier (le lieutenant Sedan) est pulvérisé ; Hyacinthe, le Capitaine Imbert, le Commandant Foncet, le lieutenant Guillou, mon adjoint, et moi-même, sommes tous plus ou moins grièvement blessés.

Ce que ne me dit pas le Commandant Mélin, c'est qu'à la suite de cette blessure, il est proposé pour la Croix de commandeur avec la citation suivante :

« Blessé le 17 août par l'explosion d'une grenade Gamon, alors qu'il tentait de franchir les lignes pour regagner Nice, n'a pas attendu d'être complètement rétabli pour prendre liaison : le 26 août, avec les premiers éléments embarqués après avoir traversé une zone battue par les mitrailleuses et les canons légers ennemis. »

Signé : Commandant SAPIN.

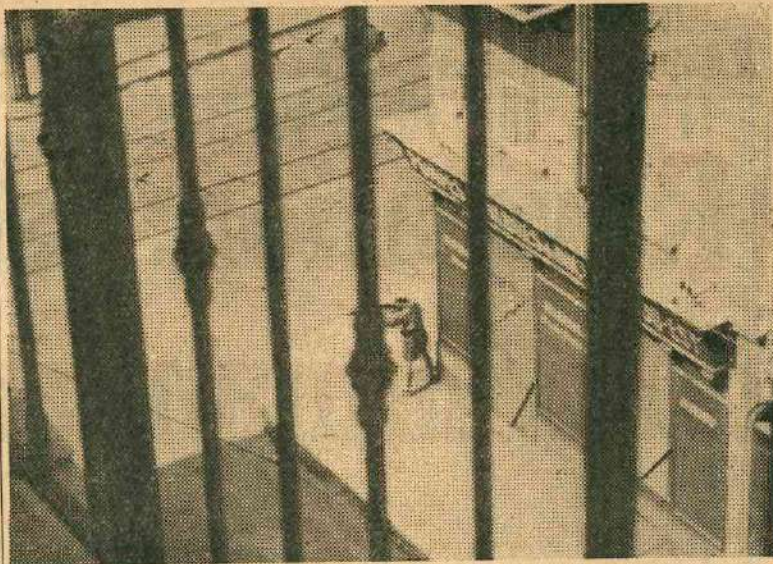
Appuyé : Commandant CHASUBLE.

#### LA LIAISON AVEC LES AMERICAINS

Le 18 août, au cours d'opérations sur Fayence et Peymenade, établissement du premier contact avec les Américains ; un coup de main vers Bar-sur-



Le commandant Mélin  
et le masque de pierre



A Nice, au coin d'une rue le Boche traqué tire ses derniers coups de fusil

Loup, Bouillon et le Broc, une marche sur Gourdon nous conduisent au 23 où nous opérons, enfin, notre jonction avec les Américains.

Les faits se bousculent avec la précipitation que l'on connaît : l'arrivée de nos alliés transforme une fois encore le dispositif fixé ; escarmouches, attaques, contre-attaques se poursuivent sans relâche ; Levens est pris, perdu et repris, les nôtres sont submergés et se battent avec leurs poings.

C'est alors que Sapin adresse une demande instante à la division américaine pour qu'elle fasse soulager par ses troupes nos patriotes durement éprouvés ; il signale en même temps que la situation de Nice va devenir tragique, si la ville reste plus longtemps sous la botte allemande et sur la ligne de feu, et l'incite à envoyer des chars et de l'artillerie pour faciliter et appuyer la Libération de Nice que vont tenter les patriotes.

Le 26 août, le lieutenant MALHERBE se porte en liaison par le Pont Charles-Albert, traversé sous les balles, auprès du P. C. américain le plus proche avec le Commandant BOB ; à peine remis de mes blessures, je les accompagne ; les Américains déclenchent alors un tir d'artillerie sur l'infanterie allemande et contraignent l'ennemi à fuir.

Là se passe un incident curieux. Une voiture noire, à bâche verte, descendait de la Roquette en direction de Plan-du-Var.

Nous étions avec les mortiers américains sur les hauteurs en face « Qu'est-ce que c'est que cette voiture qui circule librement au milieu des Chleux ? », et nos hommes de se préparer à tirer sur les occupants. Utiliser son arme est toujours tentant. Je leur interdis d'ouvrir le feu.

Quelques mois plus tard j'appris que les occupants de cette voiture, que j'avais peut-être sauvés, étaient M. Merli, le Chef du Mouvement Prisonniers des Alpes-Maritimes (1), et une autre personne... dont nous aurons à parler plus tard. Cette voiture essayait de franchir les lignes mais, avant d'y arriver, dut faire demi-tour devant les les rafales qui leur furent adressées par d'autres.

27 août : ANDRÉ récupère Plan-du-Var ; un groupe composé des compagnies Lorrain, Beauregard et de la 9<sup>me</sup> F. T. P. est créé pour se porter vers Nice : des éléments isolés dont je fai-

sais partie arrivent dans la soirée du 28 sur des Jeeps... Nice est lavée de l'infâme souillure... »

Ce n'est pas sans émotion que le Commandant Mélin finit d'évoquer, avec quelle simplicité, l'histoire de la résistance niçoise. Il ne pense plus, à présent, qu'à ses fonctions à l'Office du Travail... Il a tourné la page militaire, pour se consacrer au redressement de la France meurtrie et sanglante.

Et c'est cet homme-là, ce soldat, ce chef, ce bon français, contre lequel des pleutres, indésirables, mépris, étrangers ou voleurs préparent, dans l'ombre, Dieu sait quelle manœuvre !

— J'en ai fini, me confie-t-il, pour conclure, avec tout sentiment : je suis décidé, désormais, à rentrer dans l'arène pour me défendre, s'il y a lieu, et pour attaquer tous mes calomnieux. Je vous expliquerai tout cela, vous verrez. Je ne vous en dis pas plus aujourd'hui...

C'est égal, à la place de ces calomnieux, je me méfierais, car lorsqu'un caractère comme celui d'André Mélin est « décidé » à agir, j'ai l'impression qu'il ne fera pas bon s'y froter...

(à suivre).

(1) A ce propos le Commandant Mélin, à la demande qui lui en a été faite, précise bien volontiers que si lui-même ne trouva jamais le Mouvement prisonniers — et il ne fut pas le seul, n'est-ce pas ? — des individualités de ce Groupement lui furent de très précieux auxiliaires.

En particulier M. Merli, actuellement Directeur départemental des Prisonniers de Guerre, Déportés et Réfugiés, le mit en contact, dès 1943, avec les représentants de l'O.R.A. et d'autres... tels que Morgan. Et, bien que ce dernier, officier de la Marine Marchande, n'ait jamais été un prisonnier, il convient, au passage, de rendre justice à son courage. Morgan, jusqu'à ce qu'il fut attiré — tousjours les rivalités ! — par l'O.R.A., fut un des bras agissants du Commandement de l'Armée Secrète et des F.F.I.

Morgan se souvient certainement que le premier transport d'armes parachutées, de Fayence vers Nice, fut exécuté par lui et ses hommes accompagnés, dans sa voiture personnelle, du Commandant Mélin et de son adjoint Guillou. Il se souvient aussi que ce dépôt, installé par lui sur les bords du Var, fut pillé quelques jours plus tard par les hommes de Constant l'Albanais.

Il y avait moins de risques, n'est-ce pas, à barboter un dépôt non gardé qu'à transporter ces armes sur les routes malgré la police de Vichy et la Gestapo.

## Il y a un an, Fiorucci payait sa dette

Il était maçon. Il passait jadis pour un grand garçon sympathique.

Mais il avait une femme trop belle pour un maçon. Il se trouva soudain assoiffé d'argent. Alors, il entra à la Gestapo comme chauffeur...

Et c'est ainsi qu'un jour sinistre, en faisant démarrer sa traction-avant à roues jaunes, il projeta par deux fois dans le vide des patriotes que les Boches avaient décidé de pendre pour « faire un exemple ».

Fiorucci avait envoyé dans l'au-delà les malheureux Torrin et Grassi.

Arrêté aussitôt, après la libération de Nice, il inaugura la série des procès des grands criminels de guerre.

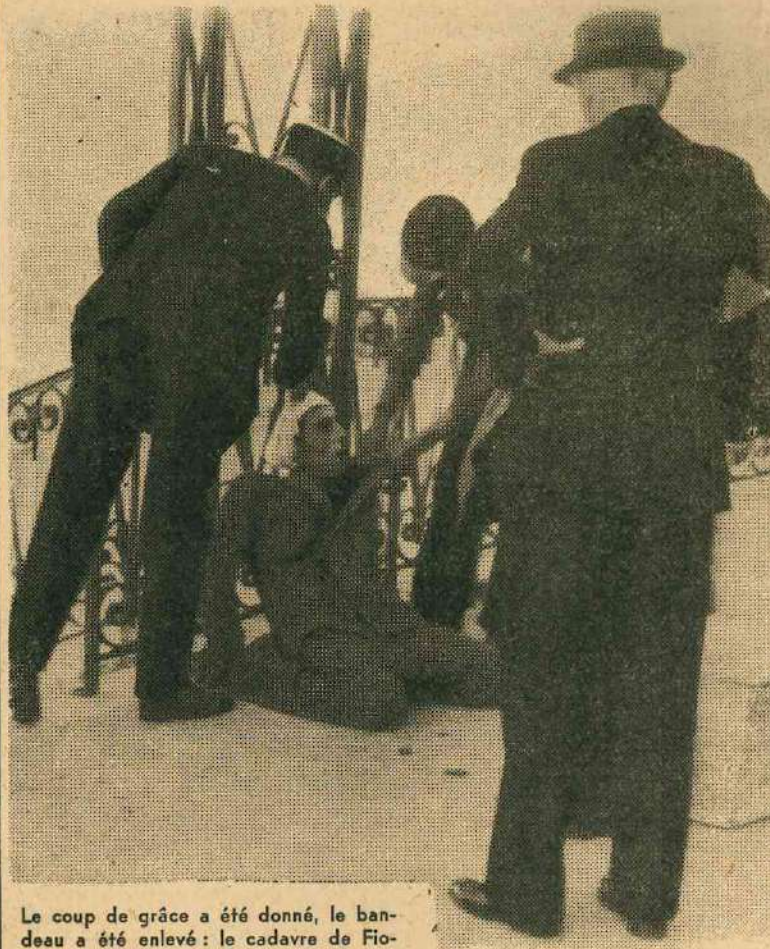
Condamné à mort, il fut exécuté le 28 septembre 1944, en public, quai des Etats-Unis.

La matinée était splendide et jamais condamné ne dut, sans doute, autant regretter de quitter la vie.

Pourtant, ce faible se montra courageux devant le châtement. On l'entendit murmurer, alors que le fourgon venait de le déposer, qu'il regrettait tout ça pour sa mère. Il s'avança d'un pas rapide et assuré vers le lieu



A genoux, les yeux bandés, assisté du père Acetosa, Fiorucci attend la mort



Le coup de grâce a été donné, le bandeau a été enlevé : le cadavre de Fiorucci va partir pour la fosse commune

du supplice. Il s'agenouilla lui-même devant la rambarde où il allait être attaché, regardant sans trembler, sans ciller, le peloton d'exécution. Il n'eut pas un geste, pas un mot. Et la façon dont il acceptait la mort fut si simple que l'exécution n'impressionna personne.

— Pas à la tête ! cria le chef de peloton quand eurent été bandés les yeux du condamné.

Le père Acetosa colla un crucifix sur les lèvres de l'ancien maçon.

— Feu ! Douze décharges dans la poitrine. Un pantin cassé qui s'affaisse par degrés, qui se vide de sa sciure.

Le chef de peloton s'approche de ce corps que semble encore agiter la vie : il donne le coup de grâce...

Il était 7 heures. Torrin et Grassi étaient vengés ; ils le seront encore ; ils ne le seront jamais assez.

# Promenade à travers J'ai vu les se révé

J' AIME les Napolitains. L'Italie, à vrai dire, c'est Naples.

Même pendant le Fascisme, le sentiment napolitain de la vie est resté vivant et, maintenant que le Fascisme a été balayé, Naples triomphe à nouveau, avec ses vices et ses vertus. Le plus grand poète italien est Salvatore di Giacomo, napolitain, dont les poésies sont écrites en dialecte napolitain. Le dernier grand sculpteur italien fut Vincenzo Gemito, napolitain. Le dernier solide penseur italien est Benedetto Croce, napolitain. Le dernier grand acteur italien est Viviani, napolitain. Le dernier grand comédiographe italien fut Roberto Bracco, napolitain. Naples avait éclipsé, avant le Fascisme, Rome et Florence. Naples éclipsera à nouveau Rome et Florence maintenant que le Fascisme n'est plus.

### PROMENADE DANS NAPLES

LORSQUE les Napolitains prennent les armes, ils savent se battre avec courage. Retranchés dans leur cimetière, les partisans napolitains luttèrent jour et nuit contre les Allemands, parmi les tombes. On leur avait dit que les Alliés étaient aux portes de la ville. Ce n'était pas vrai. Et tous furent abattus après une guérilla des plus héroïques. Gloire à cette poignée de Napolitains !

Je me promène dans la ville parfumée de raisin. Les derniers jours de septembre, à Naples, sont pleins d'une tristesse voluptueuse. Tolède, alias Corso Roma, artère principale du vieux Naples, est coupée de nombreuses ruelles. Entre une église et une banque, entre un grand hôtel et un vaste magasin-bazar, maisons louches et tripots y exercent leur très florissant commerce. Beaucoup de femmes, dans ces ruelles, habitent au rez-de-chaussée : ce sont des matrones volumineuses, mais misérables. Elles sont dédaignées par les permissionnaires américains.

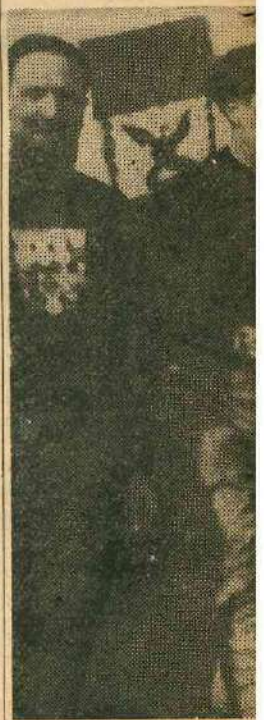
Les garçons, grands et secs, vêtus de laine ou de fil, d'une couleur laiteuse, se promènent dans la *Passegiata di Caracciolo*, au bord de la mer, vis-à-vis du Vésuve. Les jeunes filles portent le costume cher aux Pompéiennes antiques. Leur peau bronzée fait contraste avec la blancheur des vêtements et, plus que leur peau, leurs yeux très noirs et leurs cheveux de jais.

Ils se préparent à partir pour les vignobles de la Campanie ; ces jeunes brillantinés n'aiment pas la bagarre et, à Naples, depuis que je suis arrivé, ça sent mauvais.

M. PARRI PASSE UN QUART D'HEURE

HIER, M. Ferruccio sident du Conseil tres, a failli être lynxé. Il aurait bien voulu aux Napolitains excités les charmer, mais une mates et de cailloux à paroles, sa voiture a en morceaux ; deux d'ont été sérieusement bpuissants, les policiers comme des enfants.

Les Napolitains de tout brisé, tout brûlé. eu juste le temps de s'les caves du Palais de ture, là il a attendu heures, pâle et tremblant il est reparti pour Rome sans qu'il ne remettrait les pieds à Naples. M.



aussi, en 1923, reçut cueil des Napolitains. le revit plus, excepté le Duce, rancunier et perdit pas une occasion venger durement des innocents.

Ne touchez pas à vous portera malheur.

DOCKERS COI PRISONNIERS ALL

DES choses graves dans son port. Vii politains y travaillaien

à un an, Fiorucci  
avait sa dette

# Promenade à travers l'Italie en fièvre

# J'ai vu les dockers se révolter

# À NAPLES

façon. Il passait jadis  
and garçon sympathi-

avait une femme trop  
en maçon. Il se trouva  
coiffé d'argent. Alors,  
la Gestapo comme

insi qu'un jour sinis-  
tant démarrer sa trac-  
roues jaunes, il pro-  
ux fois dans le vide  
es que les Boches  
idé de pendre pour  
exemple ».

avait envoyé dans  
s malheureux Torrin

assitôt, après la libé-  
Nice, il inaugura la  
ocès des grands crimi-  
re.

à mort, il fut exé-  
septembre 1944, en pu-  
es Etats-Unis.

é était splendide et  
l'anné ne dut, sans  
it regretter de quitter

ce faible se montra  
devant le châtement.  
dit murmurer, alors  
gon venait de le dé-  
regrettait tout ça  
re. Il s'avança d'un  
et assuré vers le lieu



A genoux, les yeux bandés, assisté du père Acetosa, Fiorucci attend la mort



Une fois le cadavre de Fiorucci a été donné, le ban-  
levé : le cadavre de Fiorucci  
pour la fosse commune

**J'**AIME les Napolitains. L'Italie, à vrai dire, c'est Naples. Même pendant le Fascisme, le sentiment napolitain de la vie est resté vivant et, maintenant que le Fascisme a été balayé, Naples triomphe à nouveau, avec ses vices et ses vertus. Le plus grand poète italien est Salvatore di Giacomo, napolitain, dont les poésies sont écrites en dialecte napolitain. Le dernier grand sculpteur italien fut Vincenzo Gemito, napolitain. Le dernier solide penseur italien est Benedetto Croce, napolitain. Le dernier grand acteur italien est Viviani, napolitain. Le dernier grand comédien italien fut Roberto Bracco, napolitain. Naples avait éclipsé, avant le Fascisme, Rome et Florence. Naples éclipsera à nouveau Rome et Florence maintenant que le Fascisme n'est plus.

### PROMENADE DANS NAPLES

**L'**ORSQUE les Napolitains prennent les armes, ils savent se battre avec courage. Retranchés dans leur cimetière, les partisans napolitains luttèrent jour et nuit contre les Allemands, parmi les tombes. On leur avait dit que les Alliés étaient aux portes de la ville. Ce n'était pas vrai. Et tous furent abattus après une guérilla des plus héroïques. Gloire à cette poignée de Napolitains !

Je me promène dans la ville parfumée de raisin. Les derniers jours de septembre, à Naples, sont pleins d'une tristesse voluptueuse. Tolède, alias Corso Roma, artère principale du vieux Naples, est coupée de nombreuses ruelles. Entre une église et une banque, entre un grand hôtel et un vaste magasin-bazar, maisons louches et tripots y exercent leur très florissant commerce. Beaucoup de femmes, dans ces ruelles, habitent au rez-de-chaussée : ce sont des matrones volumineuses, mais misérables. Elles sont dédaignées par les permissionnaires américains.

Les garçons, grands et secs, vêtus de laine ou de fil, d'une couleur laiteuse, se promènent dans la *Passaggiata di Caracciolo*, au bord de la mer, vis-à-vis du Vésuve. Les jeunes filles portent le costume cher aux Pompéiennes antiques. Leur peau bronzée fait contraste avec la blancheur des vêtements et, plus que leur peau, leurs yeux très noirs et leurs cheveux de jais.

Ils se préparent à partir pour les vignobles de la Campanie ; ces jeunes brillantins n'aiment pas la bagarre et, à Naples, depuis que je suis arrivé, ça sent mauvais.

### M. PARRI PASSE UN MAUVAIS QUART D'HEURE

**H'**IER, M. Ferruccio Parri, Président du Conseil des Ministres, a failli être lynché par la foule. Il aurait bien voulu parler aux Napolitains excités, histoire de les charmer, mais une pluie de tomates et de cailloux a couvert ses paroles, sa voiture a été réduite en morceaux ; deux de ses amis ont été sérieusement blessés ; impuissants, les policiers pleuraient comme des enfants.

Les Napolitains déchaînés ont tout brisé, tout brûlé. M. Parri a eu juste le temps de s'abriter dans les caves du Palais de la Préfecture, là il a attendu pendant des heures, pâle et tremblant. Défait, il est reparti pour Rome en se disant qu'il ne remettrait jamais plus les pieds à Naples. Mussolini, lui

des Alliés. Par petits paquets, ils ont été congédiés. C'est la famine pour la moitié de la ville. Ils ont été remplacés par des prisonniers allemands. N'oublions pas que ces dockers napolitains sont les mêmes qui, sous les plus violents bombardements, ont fait leur devoir, qui dans la lutte contre les fascistes et les nazis ont bravé tous les dangers. Pris de rage, ils ont tenté, à plusieurs reprises, de mettre le feu au port et d'égorger les ouvriers allemands.

J'ai causé avec le sympathique colonel Pennyckwick. Il venait de recevoir les membres du Comité de Libération Nationale et de la C.G.L. (Confédération Générale du Travail). Il a promis de faire de son mieux, en faveur des congédiés, bien entendu. Mais le Haut Commandement allié ne cède pas.

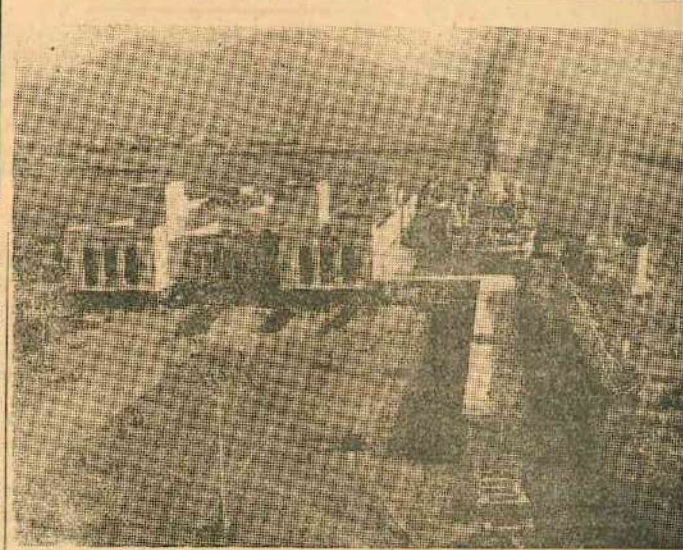
*Abu son des  
guitares et des  
mandolinej*

Et voici le communiqué des Alliés, il est catégorique : *L'ordre sera maintenu en Italie par les Alliés, tant qu'ils resteront dans la péninsule. L'A.M.G. sera remplacé par de fortes formations de l'armée régulière, tant alliées qu'italiennes. Des bruits circulent partout d'une prochaine révolution. C'est là une affaire intérieure que les Italiens doivent résoudre entre eux. Mais nous ne tolérerons pas que soient employées les armes et les munitions fournies par les Alliés au prix de lourdes pertes.*

Ce qui est clair et net.

### LA COURONNE EN PERIL

**E**T l'on annonce que plus de cinq millions d'Italiens vont être



La gare maritime du port de Naples

sururrectionnels préparés par les communistes, en particulier dans l'Italie du Nord. Le leader communiste, Ercoli Togliatti, ministre de la Justice, a dénoncé, dans un discours qu'il vient de prononcer à Vérone, cette campagne dirigée contre son parti.

Des armes cachées et des plus modernes, il y en a, de quoi faire non pas une, mais plusieurs révolutions à la fois. Et les Alliés ne l'ignorent pas.

En un mot, c'est l'anarchie. Le Prince Humbert a eu, dernièrement, un long entretien avec Churchill. Il est évident que l'Angleterre voudrait sauver la couronne de Savoie et M. Ferruccio Parri fait écho à la substance de cet entretien mystérieux entre le Régent d'Italie et l'ex-Premier Anglais, en déclarant qu'il est prêt à annuler les prochaines élections si ces élections doivent avoir lieu dans la violence ou sous la menace même de la violence.

### UN CORTEGE

**L'**E soir descend sur Naples, un soir chaud et sensuel, fait d'arabesques de lumières, d'accents pathétiques de guitares concentrées dans le golfe immortel de Santa-Lucia. Le moment est arrivé d'oublier la politique et toutes les misères. Naples ! C'est un vaste lit royal au bord de la mer. Je m'étends sur ce lit, je me laisse bercer par un chant de vraies sirènes.

A la terrasse des cafés, des hommes mal rasés, suants et malpropres. Ils sont les protagonistes de puissants drames d'amour. Tandis qu'ils restent là, devant une glace, leurs maîtresses, d'une beauté rare, frémissent derrière les persiennes closes, en proie aux tourments de la jalousie, dans des jolies maisonnettes vert et rose de Posillipe et de Chiatamone.

Il n'y a qu'un seul bit terre pour qui les Napolitains dent leur calme : la femme toujours une raison ex qui chavire leurs sentiments raison profonde, mais se n'adhère pas à la vie colle

En dehors de cela, tout leur fatalisme, leur apathie les choses matérielles ; n pas que le Vésuve, le « v terminateur », est là, toujours à détruire l'œuvre des feux, pluie de cendres, séis puis des temps immémor hortent les Napolitains à s'attacher à la matière qu dre le « progrès ».

Ces motifs portent les tains à la nonchalance, à à l'inaction complète : jour le jour et saisi sans par ruse, tout ce que d offre la nature. Principe duit droit aux vols et au moyens naturels pour les tains qui n'aiment pas leur énergie : principe ce dant à ce qui, chez les at rait le travail béni par le

Et tout d'un coup la vient démentir ce que d'écrire, une étrange réalité je à Naples, demandé-je d'un immense cortège d'oi même des drapeaux rou par Tolède, débouche sur du Palais-Royal ; et voi homme parle à la foule, chef du Syndicat des j'entends sa voix déchirée motion et la fatigue :

— *Nous avons fait par télégrammes à nos cama Paris, de Londres, de Mos Une heure après, lorsqu tège s'éloigne, c'est autou un décor féérique, com immense théâtre d'où les sont allés finir au fond de parmi d'innombrables pa*  
JEAN FORT-A



Quand Mussolini et ses amis venaient à Naples en conquérants

aussi, en 1923, reçut le même accueil des Napolitains. Naples ne le revit plus, excepté à l'écran. Et le Duce, rancunier et vindicatif, ne perdit pas une occasion pour se venger durement des Napolitains innocents.

Ne touchez pas à Naples, ça vous portera malheur.

### DOCKERS CONTRE PRISONNIERS ALLEMANDS

**D'**ES choses graves se passent dans son port. Vingt mille napolitains y travaillaient aux ordres

Et l'on chuchote que tous ces troubles seraient l'œuvre de la cinquième colonne.

### DEUX COMMUNIQUES

**U**N communiqué a été publié par M. Parri, tout de suite après son arrivée dans la capitale. Ce communiqué précise que *parmi les manifestants on a reconnu des agents provocateurs, des anciens officiers de la milice fasciste, ainsi que des criminels de droit commun.*

rapatriés prochainement d'Allemagne, parmi lesquels beaucoup de malades ! Encore du chômage en perspective, encore des troubles, sans doute.

Le parti Démocrate-Chrétien, qui est très fort, prend officiellement position en faveur de la monarchie. Socialistes et communistes en ont assez de l'« ancien régime » et veulent à tout prix la Constituante et la République. Les partisans de la couronne font état de plans in-

s l'Italie en fièvre

# dockers olter

*Au son des  
guitares et des  
mandolines*

**MAUVAIS  
RE**  
Parri, Pré-  
des Minis-  
ché par la  
oulu parler  
histoire de  
pluie de to-  
couvert ses  
été réduite  
ses amis  
lessés ; im-  
pleuraient

des Alliés. Par petits paquets, ils ont été congédiés. C'est la famine pour la moitié de la ville. Ils ont été remplacés par des prisonniers allemands. N'oublions pas que ces dockers napolitains sont les mêmes qui, sous les plus violents bombardements, ont fait leur devoir, qui dans la lutte contre les fascistes et les nazis ont bravé tous les dangers. Pris de rage, ils ont tenté, à plusieurs reprises, de mettre le feu au port et d'égorger les ouvriers allemands.

chainés ont  
M. Parri a  
abriter dans  
la Préfec-  
pendant des  
ant. Défait,  
ne en se di-  
jamais plus  
Mussolini, lui

J'ai causé avec le sympathique colonel Pennyckwick. Il venait de recevoir les membres du Comité de Libération Nationale et de la C.G. L. (Confédération Générale du Travail). Il a promis de faire de son mieux, en faveur des congédiés, bien entendu. Mais le Haut Commandement allié ne cède pas.

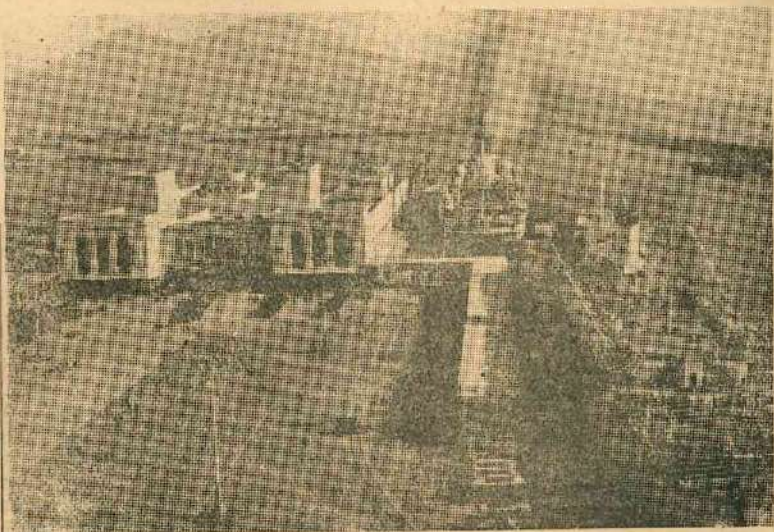
Et voici le communiqué des Alliés, il est catégorique : *L'ordre sera maintenu en Italie par les Alliés, tant qu'ils resteront dans la péninsule. L'A.M.G. sera remplacé par de fortes formations de l'armée régulière, tant alliées qu'italiennes. Des bruits circulent partout d'une prochaine révolution. C'est là une affaire intérieure que les Italiens doivent résoudre entre eux. Mais nous ne tolérerons pas que soient employées les armes et les munitions fournies par les Alliés au prix de lourdes pertes.*

Ce qui est clair et net.

## LA COURONNE EN PERIL

**E**T l'on annonce que plus de cinq millions d'Italiens vont être

# A NAPLES



La gare maritime du port de Naples

surrectionnels préparés par les communistes, en particulier dans l'Italie du Nord. Le leader communiste, Ercoli Togliatti, ministre de la Justice, a dénoncé, dans un discours qu'il vient de prononcer à Vérone, cette campagne dirigée contre son parti.

Des armes cachées et des plus modernes, il y en a, de quoi faire non pas une, mais plusieurs révolutions à la fois. Et les Alliés ne l'ignorent pas.

En un mot, c'est l'anarchie.

Le Prince Humbert a eu, dernièrement, un long entretien avec Churchill. Il est évident que l'Angleterre voudrait sauver la couronne de Savoie et M. Ferruccio Parri fait écho à la substance de cet entretien mystérieux entre le Régent d'Italie et l'ex-Premier Anglais, en déclarant qu'il est prêt à annuler les prochaines élections si ces élections doivent avoir lieu dans la violence ou sous la menace même de la violence.

## UN CORTEGE

**L**E soir descend sur Naples, un soir chaud et sensuel, fait d'arabesques de lumières, d'accents pathétiques de guitares concentrées dans le golfe immortel de Santa-Lucia. Le moment est arrivé d'oublier la politique et toutes les misères. Naples ! C'est un vaste lit royal au bord de la mer. Je m'étends sur ce lit, je me laisse bercer par un chant de vraies sirènes.

A la terrasse des cafés, des hommes mal rasés, suants et malpropres. Ils sont les protagonistes de puissants drames d'amour. Tandis qu'ils restent là, devant une glace, leurs maîtresses, d'une beauté rare, frémissent derrière les persiennes closes, en proie aux tourments de la jalousie, dans des jolies maisonnettes vert et rose de Posillipe et de Chiatamone.

Il n'y a qu'un seul bien sur la terre pour qui les Napolitains perdent leur calme : la femme. C'est toujours une raison extrasociale qui chavire leurs sentiments, une raison profonde, mais secrète, qui n'adhère pas à la vie collective.

En dehors de cela, tout justifie leur fatalisme, leur apathie envers les choses matérielles ; n'oublions pas que le Vésuve, le « volcan exterminateur », est là, toujours prêt à détruire l'œuvre des hommes : feu, pluie de cendres, séismes, depuis des temps immémorables exhortent les Napolitains à ne pas s'attacher à la matière qui engendre le « progrès ».

Ces motifs portent les Napolitains à la nonchalance, à l'apathie, à l'inaction complète : vivre au jour le jour et saisir sans efforts, par ruse, tout ce que de plaisir offre la nature. Principe qui conduit droit aux vols et aux crimes, moyens naturels pour les Napolitains qui n'aiment pas gaspiller leur énergie : principe correspondant à ce qui, chez les autres, serait le travail béni par les Dieux.

Et tout d'un coup la réalité vient démentir ce que je viens d'écrire, une étrange réalité ! Suis-je à Naples, demandé-je à la vue d'un immense cortège d'où flottent même des drapeaux rouges, qui, par Tolède, débouche sur la place du Palais-Royal ; et voici qu'un homme parle à la foule, c'est le chef du Syndicat des dockers ; j'entends sa voix déchirée par l'émotion et la fatigue :

— Nous avons fait parvenir des télégrammes à nos camarades de Paris, de Londres, de Moscou...

Une heure après, lorsque le cortège s'éloigne, c'est autour de moi un décor féérique, comme d'un immense théâtre d'où les acteurs sont allés finir au fond de la mer, parmi d'innombrables pastèques...

JEAN FORT-MAHON.



Quand Mussolini et ses amis venaient à Naples en conquérants

le même ac-  
Naples ne  
à l'écran. Et  
vindicatif, ne  
ion pour se  
Napolitains

Et l'on chuchote que tous ces troubles seraient l'œuvre de la cinquième colonne.

## DEUX COMMUNIQUES

**U**N communiqué a été publié par M. Parri, tout de suite après son arrivée dans la capitale. Ce communiqué précise que *parmi les manifestants on a reconnu des agents provocateurs, des anciens officiers de la milice fasciste, ainsi que des criminels de droit commun.*

rapatriés prochainement d'Allemagne, parmi lesquels beaucoup de malades ! Encore du chômage en perspective, encore des troubles, sans doute.

Le parti Démocrate-Chrétien, qui est très fort, prend officiellement position en faveur de la monarchie. Socialistes et communistes en ont assez de l'« ancien régime » et veulent à tout prix la Constituante et la République. Les partisans de la couronne font état de plans in-

**NTRE  
LEMANDS**  
s se passent  
ingt mille na-  
nt aux ordres



### Distinction méritée

C'EST avec le plus grand plaisir que nous apprenons la mise en liberté, à la suite d'un non-lieu, de M. André Hugues, milicien, P.P.F., chef de la propagande du groupe d'action du P.P.F.

### Chasseurs, sachez chasser sans chiens de fusil

LE gibier étant abondant dans la région, la chasse à l'homme est également autorisée. Mais sans armes et sans poudre. On délivre (des prisonniers et des permis) à qui en fait la demande. C'est pourquoi tous les Italiens jouissent du même droit. Ils occupent notre territoire, aucune raison, par conséquent, de les priver des rares avantages dont nous sommes gratifiés.

C'est égal, on se demande pourquoi les armer, car, le soir, au coin d'un bois, ce n'est pas toujours sans danger...

### Sans blague... à tabac

NON contents de nous avoir, lorsqu'ils le pouvaient officiellement, passés à tabac, nos bons amis italiens ont régulièrement touché, non seulement les rations de tabac que leur octroyait leur administration, mais encore les mêmes rations que nous en pétun français.

En échange de cet abus, pourquoi ne toucherions-nous pas, à notre tour, les rations en tabac italien de ces messieurs? Car enfin, s'ils ont pris « la pipe », n'est-il pas juste que nous profitions un peu de leur tabac?

### De nouveaux « Zabus »

IL s'agit, cette fois, des « zabus » d'attestations de Résistance qui sont distribuées avec une prodigalité qui dépasse l'obtention des palmes académiques. Aujourd'hui tout le monde a fait partie de la Résistance, si bien qu'être Résistant véritable ne signifie plus rien.

A la Libération, Nice seule, sans comprendre les environs, comptait 450 résistants bon teint.

Actuellement les résistants, dans notre département, sont au nombre de 45.000. C'est dire, devant une telle inflation que, comme notre pauvre franc, le titre de Résistant sera bientôt sans valeur et n'aura plus cours.

Dans un drame célèbre, « Antony », Alexandre Dumas, le père, termine la grande scène du troisième acte par cette réplique célèbre :

— Elle me résistait, je l'ai assassinée...

Modifions cette réplique en ces termes :

— J'ai assassiné, voilà pourquoi je suis résistant...

### Epuration chez Brichanteau

RAIMU est suspendu (par les pieds, sans doute). Fernandel est également suspendu (par les dents, probablement). Pendant deux ans, ils sont condamnés au silence : mais ils en ont assez gagné pour vivre tranquilles et dans l'opulence durant sept cent trente jours...

Cet exemple sera-t-il suivi par le Principauté voisine qui affiche dans ses spec-

tacles un grand admirateur des boches, un antisémite notoire, Lucien Callalemand? Le linge sale n'est pas encore complètement lavé.

### Pointes sèches

VERS une heure, sur le boulevard de Cimiez, un de nos amis monte péniblement; il fait chaud et l'ascensionniste traînant la jambe s'appuie sur sa canne caoutchoutée. Les trolleybus passent, complets, sans s'arrêter; le chemin est montant, sablonneux, malaisé et de tous les côtés au soleil exposé.

Soudain passe sur le boulevard un grand camion américain qui gravit allègrement la pente. Dans ce camion, quelques prisonniers boches sont conduits à leur travail. La cigarette américaine aux lèvres...

Et notre ami regarde, non sans mélancolie et non sans amertume, le véhicule rapide; il songe que, blessé par les boches, ce qui lui valut une fracture à la colonne vertébrale, un de ses agresseurs, peut-être, se prélassait sous ses yeux, tandis qu'il souffrait et peine, le fume-cigarette vide, vers un déjeuner hypothétique que nos amis américains ne lui offriront même pas!

\*\*\*

SUR la Promenade, une pauvre mère douloureuse, dont le fils a été fusillé par les Allemands, le regard perdu dans ses pensées voit, sans le voir, le spectacle animé qui se déroule sous ses yeux.

Soudain elle blêmit un camion américain passe devant elle, chargé de prisonniers boches qui reviennent de leur travail obligatoire. A cause d'un encombrement, le car stoppe, tout à coup, juste devant elle.

Que se passe-t-il alors dans la tête de la malheureuse? Rien ne trahit en apparence son sentiment de haine et de vengeance: elle regarde, elle fixe, immobile, sans un geste. Mais l'un d'eux la voit. Comprend-il ce regard? Toujours est-il qu'en réponse la brute se contente de lui tirer la langue. On frémit en pensant

à ce qui se serait passé si l'un des nôtres, prisonnier en Bochie, avait fait un pied de nez à nos « vainqueurs »...

### Il y a radio et radio

PENDANT que l'Opéra de Monte-Carlo se prépare, la Radio monégasque s'organise. Nice aura fort à faire pour s'aligner... Nous ne pouvons encore rien dire de la saison lyrique qui s'élabore, mais en ce qui concerne les émissions de « Radio Monte-Carlo », nous croyons savoir que, sous la direction artistique avisée et intelligente de cet artiste qui s'appelle Florent Fels, elles seront retentissantes tant par leur éclat que par la qualité des producteurs et des interprètes...

Pendant ce temps-là, Nice continuera à émettre les tristes résultats de son indigence impuissante, improvisations trop souvent bâclées auxquelles certains de ses producteurs attitrés nous ont, hélas! habitués.

C'est pourquoi les auditeurs qui n'ont pas actuellement autre chose à se mettre... aux oreilles, s'apprêtent, comme on dit, à changer de crèmerie: ils ne perdront pas au change. Au change monégasque.

### Et les ballets français?

ON se souvient de cette compagnie de danseurs sans éclat qui, la saison dernière, se produisit à l'Opéra de Nice. Le Vestris de la troupe, fils d'un colonel et frère d'un auteur dramatique fameux, y fit ses débuts de chorégraphe. L'animateur de cette compagnie fondait de grands espoirs sur son poulain et ses camarades.

Ils pensaient, après leurs premiers essais, hâtifs et improvisés, conquérir Paris, l'Etranger et révolutionner le monde. Ils n'ont, malheureusement pour eux, rien révolutionné du tout. Paris les accueillit avec une indifférence et un enthousiasme tel qu'on leur interdit d'utiliser le nom de Ballets Français et force fut donc au Mécène de dissoudre sa troupe éphémère. Bonsoir, la compagnie.

## MONDANITÉS

L'autre mercredi, comme nous l'avions annoncé, a eu lieu à Nice, en présence du Consul d'Angleterre, le vernissage d'une exposition de peintures et de dessins d'écoliers anglais qui remporta le plus vif succès.

A ce sujet, nous lisons sous la plume de notre confrère Maurice Rivoire dans « Le Patriote » du 22 septembre que parmi les personnalités présentes à cette inauguration, on pouvait noter un certain M. Mereu.

Ce M. Mereu a quelque toupet de se produire ainsi et de laisser son nom paraître dans la presse. On imaginait qu'il se tapissait dans quelque trou. Mais non! il va et vient comme si de rien n'était.

On n'a cependant pas oublié qu'au lendemain de la descente que la Gestapo opéra à « L'Éclairer de Nice », M. Mereu accepta, en compagnie du docteur Grinda et de M. Tourniaire, de reprendre en mains le journal! Un bon serviteur.

### Descente de lire

LES milieux financiers assurent que la dévaluation de la lire ne devrait pas tarder. L'échange se ferait sur la base suivante: 3,5 livres actuelles pour 1 nouvelle. Est-ce pour cette raison que les billets français sont très recherchés de l'autre côté des Alpes?

### Amis, laissez-nous nos drapeaux

NOS amis américains n'ont-ils plus assez de leurs couvertures et autres effets qu'ils vendent ou qu'ils offrent à leurs petites amies, pour s'en faire des robes, puisqu'ils se mettent, à présent, à dérober... nos drapeaux?

C'est ce qui vient d'arriver au siège du Groupe Lenoir devant lequel flottaient, jour et nuit, nos trois couleurs.

Entre le 19 et le 20, vers une heure du matin, un certain nombre de « restes » stationnaient devant le 2, de l'avenue Desambros. Attiré par le bruit de leurs conversations, notre Président et Directeur se mit à la fenêtre et aperçut les joyeux lurons qui semblaient tenir conseil devant la grille de sa villa. Cependant, peu après, un coup sec l'attira de nouveau à sa croisée. A ce moment les Américains s'enfuyaient...

Ce n'est qu'au matin qu'on s'aperçut que la hampe gisait dans la cour et que le drapeau avait disparu... Ces voleurs anonymes ont pu s'en tirer à bon compte car Georges Lenoir eut pitié de ces cambrioleurs. Mais une autre fois — qu'ils se le disent — ils s'en tireront peut-être moins heureusement.

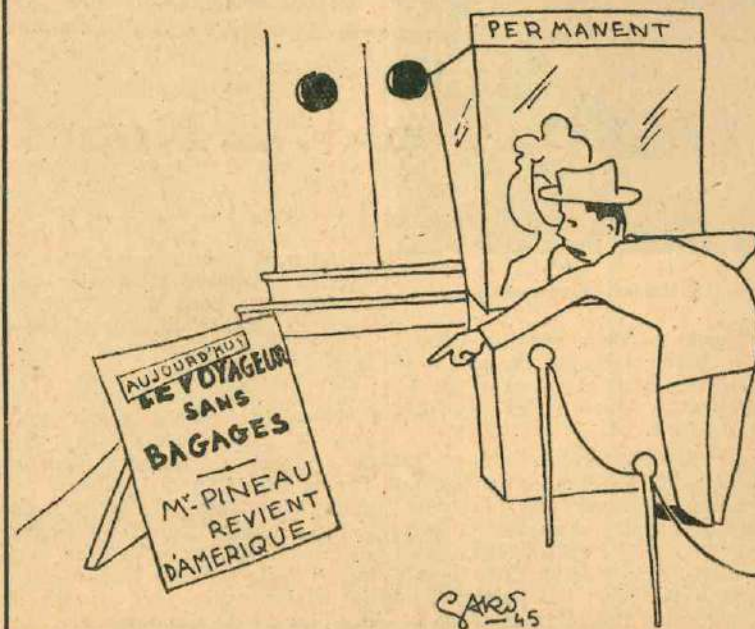
### Leur grand espoir

A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1946, les Allemandes pourront épouser des soldats alliés; ceux-ci seront également autorisés à vivre dans des familles allemandes. Les boches qui ont des filles acceptables ont le sourire.

### La fessée

DESORMAIS les jeunes voyous nazis que leur trop jeune âge mettait à l'abri des tribunaux militaires et qui seront surpris exécutant ou préparant des attentats recevront la fessée publique. Si ces immondes gamins ont les instincts de leurs dignes pères, ils y trouveront peut-être quelque plaisir.

## L'Actualité Cinématographique



# Les S.F.I.O. triomphent partout sauf dans les Alpes-Maritimes

Succès des Socialistes S.F.I.O. sur le plan national : ils avaient obtenu 380 sièges dans les élections cantonales de 1934-1937 ; ils en ont, à présent, 811. Echec cuisant sur le plan local : ils ont arraché, en tout et pour tout, cinq sièges dans le nouveau Conseil Général des Alpes-Maritimes ; cinq sur trente : Défaite complète à Nice où notre maire et leader des S.F.I.O. a mordu la poussière.

Nous croyons savoir que la pluie des démissions au sein du parti n'a pas cessé à la suite de cette malencontreuse campagne électorale finie avec un désastre dont, à vrai dire, beaucoup de gens s'attendaient.

Pourquoi ? Tout simplement parce que les hommes n'ont pas fait tout entier leur devoir envers eux-mêmes d'abord, envers leur parti, envers le pays ensuite.

L'échec est allé droit aux représentants des S.F.I.O. et non à la doctrine qui incarne leur organisation politique et sociale.

Les hommes ont été condamnés par le verdict populaire ; l'idéal reste intact.

Il faut qu'on le sache à Paris. L'idée socialiste dans les Alpes-Maritimes, et à Nice même, est puissante, mais ses champions sont trop fragiles. Ils se sont endormis sur les lauriers ; ils avaient oublié qu'il faut vivre, travailler, lutter non pour soi-même mais pour le peuple qui peine à sa dure tâche, mal nourri, sans vêtements et sans outils.

L'intérêt personnel, l'ambition, une certaine faiblesse qui est hélas, propre à l'homme, en un mot l'égoïsme, et des méthodes d'action et de propagande périmées sont parmi les causes de la défaite des S.F.I.O. dans notre région.

Leçon bien méritée qui, espérons-le, portera ses fruits et fera de la lumière au profit de notre malheureux Pays qui en a si grand besoin.

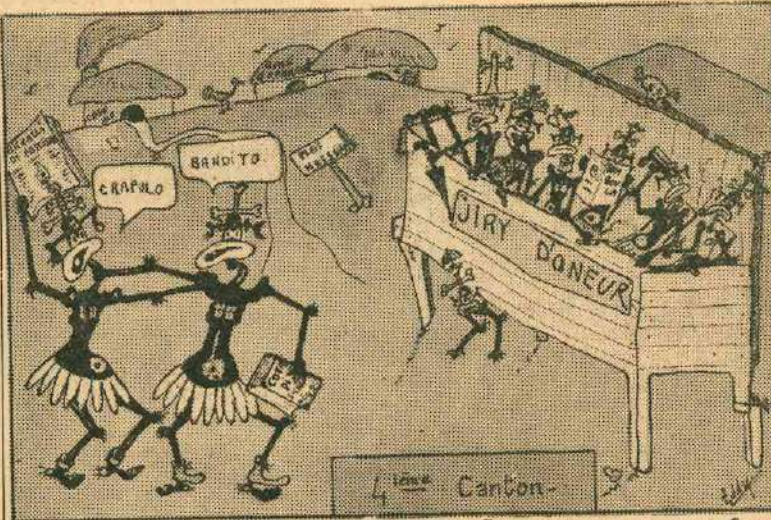
L'ERGOT.

Le farce est jouée...  
Le rideau est tombé...  
Spinelli aussi...

Jean Médecin, élu, d'après l'Aurore, comme réactionnaire ! (ce qui ne constitue pas une étiquette politique) a triomphé contre une coalition et six quotidiens ; il est vrai qu'il a bénéficié de l'effort imprévu quoique hostile, de M. Georges Renevey, dissident du Groupe « Combat », qui se désagrège et qui suivra bientôt le sort de son journal.

Paul Augier, traité lui aussi, il y a quinze jours, de réactionnaire, mais par L'Humanité, est cependant un heureux élu que des voix communistes ont aidé à franchir le Rubicon. Le Parti communiste adore ce qu'il a brûlé. Aussi, qu'on y prenne garde ! car il pourra très bien brûler demain ce qu'il adore aujourd'hui.

Et le travailleur suit toujours



docilement le mouvement sans comprendre : c'est en vérité une gageure, car nous nous refusons à croire que l'immensité et le bon sens des communistes approuvent, d'un amen, des faits et des gestes sur lesquels on ne les consulte jamais.

Andrieu triomphe. Seul parmi ceux qui ont voté la disparition de « L'Ergot », Andrieu triomphe. Il l'a emporté sur M. Ugo et cela avec quelques centaines de voix de majorité. Espérons que les habitants du 1<sup>er</sup> Canton n'auront pas à se repentir d'avoir abandonné l'honnête homme qu'est Ugo pour un de ceux qui craignent les vérités.

Dans notre pronostic, nous avions donné à égalité Paul Augier et André Pruvost.

Pruvost, arrivé premier lors de la première consultation, a été écrasé par l'armée disciplinée de Barel : malgré tous ses efforts, malgré le vote forcé des hospitalisés, Pruvost a pu, cependant, récupérer 2.000 voix sur les 5.000 de

Delcros dont a bénéficié notre ami Augier.

Le « Torchou » a essuyé la poussière, mais s'il est personnellement vaincu, il peut compter à son actif une part de la réussite de Paul Augier. En effet, le citoyen Spinelli, fort de son titre de Directeur des Hôpitaux, usa du droit de vote forcé de tous les malades et infirmes, en un mot, de tous les hospitalisés niçois.

Vieillards, convalescents, impotents ont été contraints de signer, sans réplique, leur adhésion à la candidature Augier : les listes, revêtues de leurs signatures, ont été grossir les bulletins déposés dans l'urne : c'est un grand progrès à signaler, car si à Marseille on a fait, jadis, voter les morts, à Nice, on se contente de faire voter les moribonds. On aura tout vu, décidément...

On aura même vu, dimanche dernier, qu'à l'ouverture du scrutin, les isoloirs de Cimiez ne comportaient que des piles du bulletin : Paul Augier. Aucun bulletin au

## LE PALMARÈS NIÇOIS

### PRIX D'EXCELLENCE

JEAN MEDECIN  
PAUL AUGIER  
ANDRIEU  
BAREL (déjà nommé)

### COURONNES

(avec mention très bien)

ANDRE PRUVOST  
HONORE UGO

nom d'André Pruvost. Une électrice du quartier qui désirait apporter sa voix à Pruvost s'étonna et en fit la remarque. Le président du bureau de vote, aux beaux cheveux blancs, le prit de haut : ça ne le regardait pas, il n'était pas là pour contrôler les bulletins, mais pour les recevoir ; en un mot, un véritable gentilhomme... mais dont le siège, présidentiel, était fait.

Mais celui qui se frotte les mains, c'est bien Barel (*Publius, Virgilius, Maro*). Il est heureux, cet homme, de la défaite de Spinelli : il est surtout heureux — et pourrait-il en être autrement ? — de la chute verticale de son coéquipier Pourtalet. Celui-ci, élu, aurait été un redoutable adversaire, mais grâce au K.O. de son ami, Barel (*Publius, Virgilius, Maro*) sera, à coup sûr, pour les élections à la Constituante, en tête de la liste où Pourtalet figurera en brillant second. Ce qui assurera à *Publius, Virgilius, Maro* une élection « les doigts dans le nez ».

Georges Renevey décida donc, entre deux pastis bien tassés, de se présenter contre Jean Médecin et contre Spinelli : son raisonnement fut, sans doute, le suivant : Puisque J. Cotta (pas l'Albanais) est avec Spinelli et puisque J. Cotta, l'Albanais, est avec Médecin, je vais obtenir 35.000 voix, car les premiers ne veulent pas de Médecin, et les seconds se refusent à entendre parler de Spinelli...

L'annonce de cette candidature in extremis ne manqua pas d'être accueillie « diversement »...

Si nous lisons le journal de M. Claudel, « Le Patriote », nous nous gargarisons de ces lignes sorties de la plume d'un partisan du spirituel conseiller municipal :

Nous ne parlerons pas de la candidature de dernière heure de M. Renevey le spécialiste municipal bien connu de la prostitution mise au service de la bienfaisance. C'est là un genre de plaisanterie qui ne devrait pas avoir cours en ce moment.

Si cette déclaration ne ressemble pas au coup de pied de l'âne, c'est en tout cas, comme on disait jadis, une feinte de balayeur...

C'est la raison pour laquelle ce lymphatique candidat fut balayé...

## Et maintenant : «Oui-Oui» ou «Non-Non» ?

Oui oui, ou Non non ?

Quel cas de conscience ! Quelle décision à prendre !

Et quel conseil à donner ?

En réalité, seule la deuxième question importe.

En ce qui concerne la première, il faut voter « OUI », ne serait-ce que pour nous débarrasser du Sénat et nous délivrer, non seulement des Conseils Généraux, mais encore des délégués sénatoriaux de sinistre mémoire... et des pots de vins, et des barriques et des tonnes...

La seconde question OUI, nous assurerait à perpétuité la concession des ministres actuels, c'est-à-dire vingt au-dessous de zéro.

Mais voter NON, ne serait-il pas ouvrir une route sur l'inconnu, et peut-être pire encore ?

En votant OUI, c'est la seule façon de limiter les dégâts et favoriser l'éclosion de la nouvelle constitution.

NON, aurait pour résultat de constituer un drame en trois actes :

1<sup>er</sup> acte, augmentation des traitements de nos élus ;

2<sup>e</sup> acte, prolongation de leur mandat ;

3<sup>e</sup> acte, renvoi de la Constitution aux calendes grecques.

Et avec les calendes grecques... on y perd son latin !

Après une enquête déclenchée par les révélations de "L'Ergot"

# M. Mannoni, maire de Bendejun

qui traita notre journal de « feuille tristement connue »

## est arrêté pour abus de confiance !

M. Charles Mannoni, maire de Bendejun, dont on se rappelle qu'il nous envoya du papier recommandé, a été arrêté lundi dernier et incarcéré aux Nouvelles Prisons, à Nice. L'enquête, déclenchée par les révélations parues dans le numéro 49 de *L'Ergot*, a abouti aux aveux de Mme Samman, née Fighéra, et complice de Mannoni, et aux aveux de celui-ci.

Remontons, si vous le voulez bien, au 10 septembre; ce jour-là, Mannoni déclarait sur *l'honneur*, n'avoir jamais rien reçu en bijoux et or de Mme Lam. On se rappelle que Mme Lam, épouse d'un homme d'Etat polonais, avait confié toute sa fortune, composée de 5 millions de bijoux et d'or, au Maire de Bendejun, au moment de l'occupation.

Libérés du camp de Drancy, elle et son mari, ils désirèrent rentrer en possession de leur avoir.

Ils se heurtèrent alors au mutisme de Mannoni et de Mme Samman, qui nièrent avoir reçu quoi que ce soit en dépôt.

Bien pis, pour se justifier d'avoir avancé à Mme Lam un acompte de 100.000 francs, Mannoni la diffame en la traitant d'agent de la Gestapo.

Or, le 21 septembre, des voisins de Mannoni déclarent :

« Mannoni me dit un jour de novembre 1943 que Mme Lam lui avait confié des bijoux de grande valeur et de l'or », et il ajouta en présence de Mme Mannoni et de sa fille : « Il y a surtout une paire de boucles d'oreilles qui est splendide ».

« Madame Mannoni m'a dit, en présence de ma belle-mère », disent d'autres voisins, « que Mme Samman, d'origine égyptienne, n'avait jamais vu en Egypte d'aussi purs bijoux que ceux de Mme Lam. ».

### MADAME SAMMAN AVOUÉ

Devant une telle preuve de leur culpabilité, les époux Mannoni et Mme Samman ne s'avouèrent pas battus. Le 24 septembre, Charles Mannoni passe à la contre-attaque, et contredit l'affirmation de ses voisins, en les traitant de menteurs.

Le 25 septembre, les voisins répètent : « Nous sommes obligés de dire la vérité, malgré notre amitié ».

Puis, le 25 septembre, c'est le coup de théâtre : Madame Samman avoue : « Il est exact qu'au printemps 1944, j'ai vu Madame Lam remettre à M. et Mme Man-

### Il reconnaît enfin avoir détenu les bijoux de M. et M<sup>me</sup> Lam

noni, une petite sacoche contenant un lot de bijoux. Cette petite sacoche était de couleur blanche et contenait : un bracelet avec brillants et saphirs; une broche avec brillants, une broche en or avec perle fine, une paire de boucles d'oreilles avec saphirs, une paire de boucles d'oreilles avec brillants, un bracelet-montre avec brillants, un étui à cigarettes en or massif, et deux ou trois bagues.

Cette sacoche fut cachée, dès sa réception, dans la cave de ma propriété. Bijoux et sacoche restèrent 5 à 6 mois, enfouis dans le sol. »

A ce moment-là, Madame Samman dit à Mme Lam, (avait-elle déjà prémédité son coup?) « Que ferons-nous, si la Gestapo découvre le magot et l'emporte? »

Ce à quoi Madame Lam répondit : « Vous ferez ce que vous pourrez ».

Cette déclaration de Mme Samman la perd deux fois :

1° Elle suppose un vol dont elle essaie de se justifier;

2° Elle parle de la Gestapo comme d'un loup-garou à quelqu'un que l'on accusera, après la libération, d'en faire partie.

Mais Mme Samman continue : « Du dépôt de Mme Lam, nous en avons fait deux lots dont l'un resta à la garde de Mannoni et de sa femme, se décomposant en : broche avec brillants, bracelet-montre, paire de boucles d'oreilles, une ou deux bagues ».

Quant à elle, elle gardait le reste.

### LE VOL DE MARSEILLE

Entre temps, le secrétaire d'Etat polonais et sa femme, étaient arrêtés par la Gestapo et déportés au camp de Drancy ainsi qu'il a été dit. Sur quelle dénonciation? Cela nous le saurons sous peu.

Vint la libération, et une correspondance chaleureuse s'établit de part et d'autre. Dans une lettre à

Mme Lam, Charles Mannoni dit avoir été victime d'un vol, à Marseille.

Que s'est-il exactement passé? Le 10 juillet dernier, toute la bande prenait la direction de Paris via Marseille pour remettre soi-disant à Mme Lam, tous ses bijoux.

Les époux Mannoni et Mme Samman prétendirent par la suite qu'ils avaient été victimes d'un vol, à Marseille, dans des circonstances que Mme Samman rapporta ainsi : « Au moment du départ, j'avais donné mon lot à M. Mannoni, afin de réunir tous les bijoux. Il les mit dans une valise qui fut attachée au fond de la malle-arrière de la voiture. Nous avons déjeuné dans un restaurant, rue St-Saëns, et avons laissé notre voiture devant la porte. En sortant, nous constatons le vol de la valise et de la roue arrière ». Elle ajouta : « Je ne puis certifier que les pièces d'or se trouvaient dans la valise; toutefois, Mannoni m'affirma qu'elles y étaient ».

Mme Samman reconnaît donc avoir vu des pièces d'or. Mais M. le Maire, interrogé quelques minutes plus tard, parut ignorer complètement qu'il y eût dans le dépôt des pièces d'or. D'ailleurs, et c'est là le clou de l'affaire voici ce que Mannoni reconnaît : « Il est vrai que j'ai reçu en dépôt un lot de bijoux de Mme Lam, mais jamais je n'ai vu des dollars ou des livres sterling ». Il raconta exactement ce que Mme Samman vient de dire.

Cette affaire peut réserver encore bien des surprises.

### OU L'ON RETROUVE MARIA SEIDLITZ

Notons que la femme de la Gestapo, qui fit irruption au Restaurant du Gard et arrêta le secrétaire d'Etat polonais et son épouse, a été identifiée : il s'agit de Maxime Daudon, dite Marie Seidlitz, fille publique vivant en concubinage avec le baron allemand Seidlitz un des grands maîtres de la Gestapo à Nice.

Maria Seidlitz est actuellement en fuite. Quant au chauffeur, César Bouttau, incarcéré aux Nouvelles Prisons, il ne veut rien préciser. « Il a tellement vu d'arrestations ! dit-il ».

En bref, nous verrons si Charles Mannoni, après avoir été inculpé d'abus de confiance, ne sera pas condamné pour « donneur » d'émigrés politiques, car il est un fait : les bijoux et l'or ne se sont pas volatilés et M. et Mme Lam ont été déportés à Drancy.

## Réponse à deux lettres

AUX lettres d'encouragement et de félicitations que reçoit « L'Ergot » s'ajoutent aussi quelques missives — toujours anonymes — expressions de haines, de hargnes et de menaces.

L'une de ces lettres est signée « un italo ». Sur deux pages, il nous dit — fort mal — tout le bien qu'il pense de nous !

Ce correspondant montre le bout de son oreille, aussi noire que sa chemise, en défendant les siens : les fascistes notoires que notre journal se fait un devoir et un honneur de dénoncer et de poursuivre.

Cet individu, qui mange le pain français traite les Niçois de « bastardi », les accuse de « lécher le derrière aux étrangers ». La France, pour ce triste sire, est un pays de « fausseté et de grues ». On se croirait encore à l'époque des Federzoni et autres valets de plume du carnavalesque Mussolini.

Nous constatons que cet ami de la Belle Anita (dont nous reparlerons) nous apporte la preuve d'un fascisme renaissant, contre lequel nous mettons en garde les pouvoirs publics et nos compatriotes. Tous les Italiens douteux, tous les fidèles de la Casa d'Italia doivent être renvoyés chez eux et invités à y rester. Mais notre « Italiano » et beaucoup de ses semblables préfèrent profiter de la « sœur latine », y vivre en écornifleurs, en parasites, et nous payer de menaces et

d'insultes. Ils sont ainsi fidèles à la tradition du régime fasciste : ingratitude, lâcheté, vilenie.

Nous souhaitons à l'Italie nouvelle de s'engager enfin sur une autre voie, un peu plus ouverte, loyale et droite !

Un groupe de 45 rapatriés nécessiteux nous a adressé une longue lettre pour se plaindre de la réception réservée à leur retour.

Il s'agit de travailleurs partis pour la relève, ayant eu la bêtise de suivre les conseils de Pétain, et qui ne comprennent pas pourquoi on a saisi et conservé leurs valises.

Certes, il eût été préférable que ces « lampistes » n'aient ni écouté, ni entendu les appels de vichyssois vendus aux boches. Mais une erreur n'est pas crime et ils ne peuvent et ne doivent pas être confondus avec ceux qui ont vécu et profité de la collaboration, qui y ont gagné moult millions qu'ils gardent dans de précieuses valises que nul ne songe à vérifier, à saisir et à garder.

Pour être belle, notre Justice doit, avant tout, être équitable. Si les valises de ces nécessiteux sont en attente sur un des plateaux de la balance, nous demandons que l'on veuille bien mettre au moins le portefeuille d'un Bayetto sur l'autre. Et nous savons bien de quel côté la balance penchera... PANTRUCHE.

Libre pensée

# Niçois, qui préférez-vous ?

## Les permissionnaires américains qui cassent des vitres ou les concierges italiens qui vous dénoncèrent à l'O.V.R.A. ?



Le premier soldat américain faisant son entrée à Nice

Dans une lettre qu'elle nous adresse, Mme Julie Richard s'indigne de la fâcheuse propagande déchaînée par des éléments troubles contre les permissionnaires américains dans notre ville.

Nous Français, ex-prisonniers en Italie, nous écrit-elle, devons la plus profonde reconnaissance à l'Ambassade des Etats-Unis à Rome qui, avec un très grand dévouement et empressement s'occupa d'obtenir des Autorités italiennes, notre libération et notre rentrée en France, pendant que les Autorités de Vichy collaboraient avec nos tortionnaires italiens.

Les permissionnaires américains ont dépensé sur la Côte d'Azur une fortune, un milliard de francs ! Si, à la place des Américains, il y avait autant de permissionnaires d'autres pays, les faits qu'on reproche aux Restées seraient peut-être plus graves et plus nombreux. La plupart de ces soldats ont fait la guerre, ont libéré la France de la tyrannie et de l'esclavage ; des centaines de milliers sont infirmes, ont été blessés, d'autres sont morts.

### N'OUBLIONS PAS

N'oublions pas que, pendant l'occupation italienne, en 1942-43, de nombreux Français, à Nice, furent tués par des voitures militai-

**Nos détracteurs sont priés, après lecture de « L'Ergot », de nous signaler les articles susceptibles d'avoir pu faire l'objet du moindre chantage.**

D'autre part, toute personne qui aurait été victime d'une manœuvre de chantage de la part d'individus se prévalant de « L'Ergot », est priée de déposer plainte auprès de nous ou de qui de droit.

res italiennes, des motocyclistes qui fondaient exprès sur les civils, hommes, femmes, enfants (notamment sur la Promenade des Anglais baptisée, par les chemises noires, Lungomare Mussolini).

Durant cette période de sinistre mémoire, des centaines de Patriotes furent affreusement torturés à la villa Lynwood, à Cimiez, par les agents de l'O.V.R.A. et des militaires furent déportés dans les gèles italiennes sur la dénonciation d'italiens et d'italiennes naturalisés Français et résidant à Nice.

J'ai vingt mois de captivité, affirme Mme Julie Richard, dans trois prisons, trois camps de concentration différents. Arrêtée une deuxième fois en avril 1943 par l'O.V.R.A. (j'avais déjà fait cachot, prison, camp de concentration en Italie, en 1940, avec ma pauvre mère de 75 ans, qui en est morte) je fus enfermée dans cette villa Lynwood où j'eus le pied gauche complètement fracturé ; j'en suis restée infirme, mais ce malheur m'évita de passer au Tribunal militaire de Turin ; je fus à nouveau la victime et le témoin horrifié du sadisme des agents de l'O.V.R.A.

Nous, Français, victimes de tant de lâcheté, n'oublions pas et ne pardonnons pas. Tortures et persévérations raffinées ont été employées contre nous avec une haine atroce et une rage diabolique.

### MANSUETUDE INCOMPREHENSIBLE

Je proteste vivement, s'écrie Mme Richard, que nos Autorités laissent encore demeurer dans notre ville quatre-vingt mille italiens qui nous privent de nourriture, de logement, etc. Actuellement, en Italie, il n'y a pas un commerçant français dont les intérêts soient protégés par les Autorités italiennes ; mais à Nice, des milliers de

commerçants italiens prospèrent et ils demeurent arrogants, impolis, comme de vrais vampires ils continuent à sucer notre sang. Aucun Français n'a jamais été autorisé à tenir une conciergerie en Italie, tandis qu'à Nice les trois quarts des concierges sont italiens ; pendant l'occupation fasciste ils ont contribué efficacement à l'arrestation et à la déportation dans les gèles transalpines de plus de quatre mille Français domiciliés à Nice.

Les biens des Français en Italie sont, depuis 1940, saisis par les Autorités italiennes qui, encore à présent, se refusent à les rendre ; mais les biens des Italiens en France, saisis en 1940, ont été rendus.

Pendant leur captivité en Italie, les Français cotés rentiers furent obligés de payer toute leur nourriture ou de rester sans manger. Je suis de la partie, j'ai les reçus qui sont la preuve de cette double violation des lois internationales.

Actuellement, je ne peux pas trouver un logement en ville, les Italiens y sont installés à notre place.

### LE PROBLÈME RESTE A RESOUDRE

Mme Julia Richard a pleinement raison. Il n'est pas facile, en effet, d'oublier de sitôt la villa Lynwood, ses sbires et ses tortures. Il y a trop d'Italiens à Nice qui nous narguent ; il y a parmi eux trop de naturalisés d'ancienne et de fraîche date qui n'aiment point la France ; et cependant c'est bien chez nous qu'ils se sont enrichis et pas ailleurs. Ils manquent de pudeur, tout simplement.

Nous sommes à la veille de la paix avec l'Italie. Mais le problème des Italiens de Nice reste tout entier à résoudre. Il faut expulser la vermine fasciste. Il y a trop de concierges et trop de commerçants italiens malhonnêtes. Qu'ils ren-

trent chez eux et nous nous porterons mieux.

Nous ne sommes pas des xénophobes. Nous savons que le passé est à enterrer, nous ne voulons pas avec l'Italie une paix de rancune qui serait encore pire que la guerre. Nous verrons d'ailleurs si l'Italie d'aujourd'hui est digne de notre amitié et de notre appui. Elle doit le prouver par des actes. Son gouvernement démocratique nous a promis de larges réparations.

### NE CONFONDONS PAS

Si l'Italie veut, elle pourra nous faire oublier le passé et nous nous y efforcerons. Le peuple italien est travailleur, Son capital, c'est le travail. Faute d'argent, nous aurons sa main-d'œuvre ; il faut le dire, elle est très appréciée chez nous et nous n'avons rien à dire contre les humbles ouvriers italiens qui vivent parmi nous ; ils ont toujours fait leur devoir. Eux et leurs fils se sont battus pour la France ; ils ont connu, comme nous, la déportation, la persécution et toutes les atrocités allemandes ; ils ont été au maquis ; ils nous ont aidés effectivement dans la lutte contre l'opresseur nazi ; ils ont fait le coup de feu avec nous. Rien de commun avec les commerçants rapaces, les trafiquants, les agents provocateurs, les souteneurs, les noceurs, les concierges qui ont bien servi l'O.V.R.A. et la Gestapo ; cette racaille transalpine déshonore son pays, fait du tort à la masse ouvrière immigrée et nous fait le plus grand mal.

Nous la vomissons.

Nous attendons avec une légitime impatience son départ de notre ville. Nous savons d'avance que, sans cette pègre, nos rapports avec les travailleurs italiens seraient fraternels, car rien ne nous sépare d'eux et tout nous unit dans l'œuvre commune de reconstruction que nous entreprendrons ensemble pour la prospérité de nos deux pays et de nos deux peuples.

Sous les drapeaux de la démocratie ressuscitée,

Ce sont là nos vœux les plus sincères. Ces mêmes vœux nous les adressons en même temps au peuple espagnol encore enchaîné et courbé par le sinistre joug franquiste.

C'est la vérité lorsqu'on écrit que le peuple italien et le peuple espagnol voient dans la France, enfin libre, le plus beau chantier d'Europe où se forge l'avenir des hommes nouveaux.

Les tendemains qui chantent.

### RELÈVE AU CAMP DE Ste-MARIE

Nous apprenons que c'est désormais l'officier de paix Schupin qui assurera le commandement du camp d'internement de Sainte-Marie, refuge des 190 détenus transférés de l'Hôtel Montfleury de Cannes et de l'Hôtel Suisse de Nice, ces deux derniers centres ayant été dissous.

L'officier de paix Schupin commande, il n'y a pas bien longtemps, le camp de Montfleury, ce camp où certains détenus, tel l'officier italien Piccapana, et le peintre d'Agostino, pour ne citer que ceux-là, passaient pour jouir d'une liberté assez large, sinon entière.

POUR TRES BIENTOT  
**LE COLIMET**  
BOULET PARFAIT  
MEILLEUR QUE LE MEILLEUR

**LOTERIE NATIONALE**  
Prochain tirage le 10 octobre  
Demandez les Dixièmes  
qui ont gagné deux fois le gros lot  
BANQUE MARTINON

# COUPS D'ERGOT

## Distinction méritée

C'EST avec le plus grand plaisir que nous apprenons la mise en liberté, à la suite d'un non-lieu, de M. André Hugues, milicien, P.P.F., chef de la propagande du groupe d'action du P.P.F.

## Chasseurs, sachez chasser sans chiens de fusil

LE gibier étant abondant dans la région, la chasse à l'homme est également autorisée. Mais sans armes et sans poudre. On délivre (des prisonniers et des permis) à qui en fait la demande. C'est pourquoi tous les Italiens jouissent du même droit. Ils occupent notre territoire, aucune raison, par conséquent, de les priver des rares avantages dont nous sommes gratifiés.

C'est égal, on se demande pourquoi les armer, car, le soir, au coin d'un bois, ce n'est pas toujours sans danger...

## Sans blague... à tabac

NON contents de nous avoir, lorsqu'ils le pouvaient officiellement, passés à tabac, nos bons amis italiens ont régulièrement touché, non seulement les rations de tabac que leur octroyait leur administration, mais encore les mêmes rations que nous en pétun français.

En échange de cet abus, pourquoi ne toucherions-nous pas, à notre tour, les rations en tabac italien de ces messieurs? Car enfin, s'ils ont pris « la pipe », n'est-il pas juste que nous profitions un peu de leur tabac?

## De nouveaux « Zabus »

IL s'agit, cette fois, des « zabus » d'at-testations de Résistance qui sont distribués avec une prodigalité qui dépasse l'obtention des palmes académiques. Aujourd'hui tout le monde a fait partie de la Résistance, si bien qu'être Résistant véritable ne signifie plus rien.

A la Libération, Nice seule, sans comprendre les environs, comptait 450 résistants bon teint.

Actuellement les résistants, dans notre département, sont au nombre de 45.000. C'est dire, devant une telle inflation que, comme notre pauvre franc, le titre de Résistant sera bientôt sans valeur et n'aura plus cours.

Dans un drame célèbre, « Antony », Alexandre Dumas, le père, termine la grande scène du troisième acte par cette réplique célèbre :

— Elle me résistait, je l'ai assassinée...

Modifions cette réplique en ces termes :

— J'ai assassiné, voilà pourquoi je suis résistant...

## Epuration chez Brichanteau

RAIMU est suspendu (par les pieds, sans doute). Fernandel est également suspendu (par les dents, probablement). Pendant deux ans, ils sont condamnés au silence: mais ils en ont assez gagné pour vivre tranquilles et dans l'opulence durant sept cent trente jours...

Cet exemple sera-t-il suivi par le Principauté voisine qui affiche dans ses spec-

tacles un grand admirateur des boches, un antisémite notoire, Lucien Callaemand? Le linge sale n'est pas encore complètement lavé.

## Pointes sèches

VERS une heure, sur le boulevard de Cimiez, un de nos amis monte péniblement; il fait chaud et l'ascensionniste traînant la jambe s'appuie sur sa canne caoutchoutée. Les trolleybus passent, complets, sans s'arrêter; le chemin est montant, sablonneux, malaisé et de tous les côtés au soleil exposé.

Soudain passe sur le boulevard un grand camion américain qui gravit allègrement la pente. Dans ce camion, quelques prisonniers boches sont conduits à leur travail. La cigarette américaine aux lèvres...

Et notre ami regarde, non sans mélancolie et non sans amertume, le véhicule rapide; il songe que, blessé par les boches, ce qui lui valut une fracture à la colonne vertébrale, un de ses agresseurs, peut-être, se prélassait sous ses yeux, tandis qu'il souffrait et peine, le fume-cigarette vide, vers un déjeuner hypothétique que nos amis américains ne lui offriraient même pas!

\*\*

SUR la Promenade, une pauvre mère douloureuse, dont le fils a été fusillé par les Allemands, le regard perdu dans ses pensées voit, sans le voir, le spectacle animé qui se déroule sous ses yeux.

Soudain, elle blémit: un camion américain passe devant elle, chargé de prisonniers boches qui reviennent de leur travail obligatoire. A cause d'un encombrement, le car stoppe, tout à coup, juste devant elle.

Que se passe-t-il alors dans la tête de la malheureuse? Rien ne trahit en apparence son sentiment de haine et de vengeance: elle regarde, elle fixe, immobile, sans un geste. Mais l'un d'eux la voit. Comprend-il ce regard? Toujours est-il qu'en réponse la brute se contente de lui tirer la langue. On frémit en pensant

à ce qui se serait passé si l'un des nôtres, prisonnier en Bochie, avait fait un pied de nez à nos « vainqueurs »...

## Il y a radio et radio

PENDANT que l'Opéra de Monte-Carlo se prépare, la Radio monégasque s'organise. Nice aura fort à faire pour s'aligner... Nous ne pouvons encore rien dire de la saison lyrique qui s'élabore, mais en ce qui concerne les émissions de « Radio Monte-Carlo », nous croyons savoir que, sous la direction artistique avisée et intelligente de cet artiste qui s'appelle Florent Fels, elles seront retentissantes tant par leur éclat que par la qualité des producteurs et des interprètes...

Pendant ce temps-là, Nice continuera à émettre les tristes résultats de son indigence impuissante, improvisations trop souvent bâclées auxquelles certains de ses producteurs attirés nous ont, hélas! habitués.

C'est pourquoi les auditeurs qui n'ont pas actuellement autre chose à se mettre... aux oreilles, s'apprentent, comme on dit, à changer de crémérie: ils ne perdront pas au change. Au change monégasque.

## Et les ballets français?

ON se souvient de cette compagnie de danseurs sans éclat qui, la saison dernière, se produisit à l'Opéra de Nice. Le Vestris de la troupe, fils d'un colonel et frère d'un auteur dramatique fameux, y fit ses débuts de chorégraphe. L'animateur de cette compagnie fondait de grands espoirs sur son poulain et ses camarades.

Ils pensaient, après leurs premiers essais, hâtifs et improvisés, conquérir Paris, l'Etranger et révolutionner le monde. Ils n'ont, malheureusement pour eux, rien révolutionné du tout. Paris les accueillit avec une indifférence et un enthousiasme tel qu'on leur interdit d'utiliser le nom de Ballets Français et force fut donc au Mécène de dissoudre sa troupe éphémère. Bonsoir, la compagnie.

## MONDANITÉS

L'autre mercredi, comme nous l'avions annoncé, a eu lieu à Nice, en présence du Consul d'Angleterre, le vernissage d'une exposition de peintures et de dessins d'écoliers anglais qui remporta le plus vif succès.

A ce sujet, nous lisons sous la plume de notre confrère Maurice Rivoire dans « Le Patriote » du 22 septembre que parmi les personnalités présentes à cette inauguration, on pouvait noter un certain M. Mereu.

Ce M. Mereu a quelque toupet de se produire ainsi et de laisser son nom paraître dans la presse. On imaginait qu'il se tapissait dans quelque trou. Mais non! il va et vient comme si de rien n'était.

On n'a cependant pas oublié qu'au lendemain de la descente que le Gestapo opéra à « L'Eclaireur de Nice », M. Mereu accepta, en compagnie du docteur Grinda et de M. Tourniaire, de reprendre en mains le journal! Un bon serviteur.

## Descente de lire

LES milieux financiers assurent que la dévaluation de la lire ne devrait pas tarder. L'échange se ferait sur la base suivante: 3,5 lire actuelles pour 1 nouvelle. Est-ce pour cette raison que les billets français sont très recherchés de l'autre côté des Alpes?

## Amis, laissez-nous nos drapeaux

NOS amis américains n'ont-ils plus assez de leurs couvertures et autres effets qu'ils vendent ou qu'ils offrent à leurs petites amies, pour s'en faire des robes, puisqu'ils se mettent, à présent, à dérober... nos drapeaux?

C'est ce qui vient d'arriver au siège du Groupe Lenoir devant lequel flottaient, jour et nuit, nos trois couleurs.

Entre le 19 et le 20, vers une heure du matin, un certain nombre de « restes » stationnaient devant le 2, de l'avenue Desambrois. Attiré par le bruit de leurs conversations, notre Président et Directeur se mit à la fenêtre et aperçut les joyeux lurons qui semblaient tenir conseil devant la grille de sa villa. Cependant, peu après, un coup sec l'attira de nouveau à sa croisée. A ce moment les Américains s'enfuyaient...

Ce n'est qu'au matin qu'on s'aperçut que la hampe gisait dans la cour et que le drapeau avait disparu... Ces voleurs anonymes ont pu s'en tirer à bon compte car Georges Lenoir eut pitié de ces cambrioleurs. Mais une autre fois — qu'ils se le disent — ils s'en tireront peut-être moins heureusement.

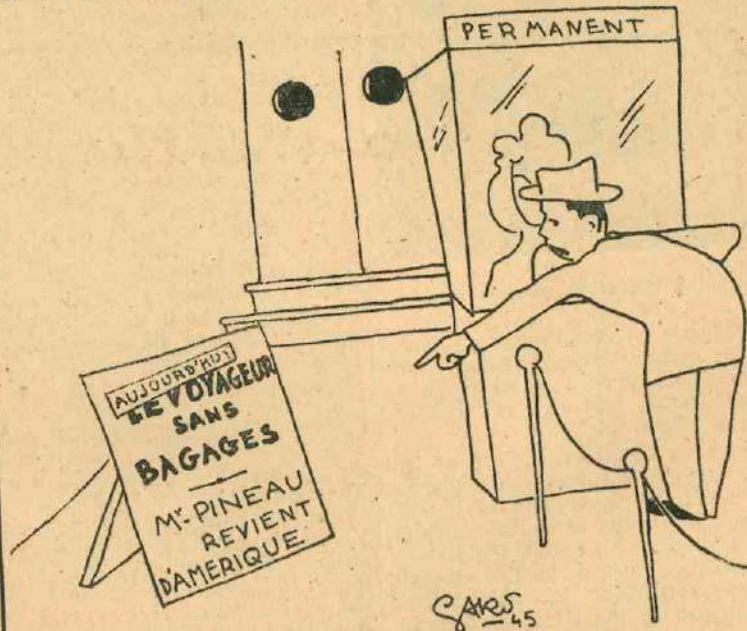
## Leur grand espoir

A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1946, les Allemandes pourront épouser des soldats alliés; ceux-ci seront également autorisés à vivre dans des familles allemandes. Les boches qui ont des filles acceptables ont le sourire.

## La fessée

DESORMAIS les jeunes voyous nazis que leur trop jeune âge mettait à l'abri des tribunaux militaires et qui seront surpris exécutant ou préparant des attentats recevront la fessée publique. Si ces immondes gamins ont les instincts de leurs dignes pères, ils y trouveront peut-être quelque plaisir.

## L'Actualité Cinématographique



SARIS - 45

Après une enquête déclenchée par les révélations de "L'Ergot"

# M. Mannoni, maire de Bendejun

qui traita notre journal de « feuille tristement connue »

## est arrêté pour abus de confiance !

M. Charles Mannoni, maire de Bendejun, dont on se rappelle qu'il nous envoya du papier recommandé, a été arrêté lundi dernier et incarcéré aux Nouvelles Prisons, à Nice. L'enquête, déclenchée par les révélations parues dans le numéro 49 de *L'Ergot*, a abouti aux aveux de Mme Samman, née Fighéra, et complice de Mannoni, et aux aveux de celui-ci.

Remontons, si vous le voulez bien, au 10 septembre; ce jour-là, Mannoni déclarait sur l'honneur, n'avoir jamais rien reçu en bijoux et or de Mme Lam. On se rappelle que Mme Lam, épouse d'un homme d'Etat polonais, avait confié toute sa fortune, composée de 5 millions de bijoux et d'or, au Maire de Bendejun, au moment de l'occupation.

Libérés du camp de Drancy, elle et son mari, ils désirèrent rentrer en possession de leur avoir.

Ils se heurtèrent alors au mutisme de Mannoni et de Mme Samman, qui nièrent avoir reçu quoi que ce soit en dépôt.

Bien pis, pour se justifier d'avoir avancé à Mme Lam un acompte de 100.000 francs, Mannoni la diffame en la traitant d'agent de la Gestapo.

Or, le 21 septembre, des voisins de Mannoni déclarent :

« Mannoni me dit un jour de novembre 1943 que Mme Lam lui avait confié des bijoux de grande valeur et de l'or », et il ajouta en présence de Mme Mannoni et de sa fille : « Il y a surtout une paire de boucles d'oreilles qui est splendide ».

« Madame Mannoni m'a dit, en présence de ma belle-mère », disent d'autres voisins, « que Mme Samman, d'origine égyptienne, n'avait jamais vu en Egypte d'aussi purs bijoux que ceux de Mme Lam. ».

### MADAME SAMMAN AVOUE

Devant une telle preuve de leur culpabilité, les époux Mannoni et Mme Samman ne s'avouèrent pas battus. Le 24 septembre, Charles Mannoni passe à la contre-attaque, et contredit l'affirmation de ses voisins, en les traitant de menteurs.

Le 25 septembre, les voisins répètent : « Nous sommes obligés de dire la vérité, malgré notre amitié ».

Puis, le 25 septembre, c'est le coup de théâtre : Madame Samman avoue : « Il est exact qu'au printemps 1944, j'ai vu Madame Lam remettre à M. et Mme Man-

### Il reconnaît enfin avoir détenu les bijoux de M. et M<sup>me</sup> Lam

noni, une petite sacoche contenant un lot de bijoux. Cette petite sacoche était de couleur blanche et contenait : un bracelet avec brillants et saphirs; une broche avec brillants, une broche en or avec perle fine, une paire de boucles d'oreilles avec saphirs, une paire de boucles d'oreilles avec brillants, un bracelet-montre avec brillants, un étui à cigarettes en or massif, et deux ou trois bagues.

Cette sacoche fut cachée, dès sa réception, dans la cave de ma propriété. Bijoux et sacoche restèrent 5 à 6 mois, enfouis dans le sol. »

A ce moment-là, Madame Samman dit à Mme Lam, (avait-elle déjà prémédité son coup?) « Que ferons-nous, si la Gestapo découvre le magot et l'emporte? »

Ce à quoi Madame Lam répondit : « Vous ferez ce que vous pourrez ».

Cette déclaration de Mme Samman la perd deux fois :

1<sup>o</sup> Elle suppose un vol dont elle essaie de se justifier;

2<sup>o</sup> Elle parle de la Gestapo comme d'un loup-garou à quelqu'un que l'on accusera, après la libération, d'en faire partie.

Mais Mme Samman continue : « Du dépôt de Mme Lam, nous en avons fait deux lots dont l'un resta à la garde de Mannoni et de sa femme, se décomposant en : broche avec brillants, bracelet-montre, paire de boucles d'oreilles, une ou deux bagues ».

Quant à elle, elle gardait le reste.

### LE VOL DE MARSILLE

Entre temps, le secrétaire d'Etat polonais et sa femme, étaient arrêtés par la Gestapo et déportés au camp de Drancy ainsi qu'il a été dit. Sur quelle dénonciation ? Cela nous le saurons sous peu.

Vint la libération, et une correspondance chaleureuse s'établit de part et d'autre. Dans une lettre à

Mme Lam, Charles Mannoni dit avoir été victime d'un vol, à Marseille.

Que s'est-il exactement passé ? Le 10 juillet dernier, toute la bande prenait la direction de Paris via Marseille pour remettre so-disant à Mme Lam, tous ses bijoux.

Les époux Mannoni et Mme Samman prétendirent par la suite qu'ils avaient été victimes d'un vol, à Marseille, dans des circonstances que Mme Samman rapporta ainsi : « Au moment du départ, j'avais donné mon lot à M. Mannoni, afin de réunir tous les bijoux. Il les mit dans une valise qui fut attachée au fond de la malle-arrière de la voiture. Nous avons déjeuné dans un restaurant, rue St-Saëns, et avons laissé notre voiture devant la porte. En sortant, nous constatons le vol de la valise et de la roue arrière ». Elle ajouta : « Je ne puis certifier que les pièces d'or se trouvaient dans la valise; toutefois, Mannoni m'affirma qu'elles y étaient ».

Mme Samman reconnaît donc avoir vu des pièces d'or. Mais M. le Maire, interrogé quelques minutes plus tard, parut ignorer complètement qu'il y eût dans le dépôt des pièces d'or. D'ailleurs, et c'est là le clou de l'affaire voici ce que Mannoni reconnaît : « Il est vrai que j'ai reçu en dépôt un lot de bijoux de Mme Lam, mais jamais je n'ai vu des dollars ou des livres sterling ». Il raconta exactement ce que Mme Samman vient de dire.

Cette affaire peut réserver encore bien des surprises.

### OU L'ON RETROUVE MARIA SEIDLITZ

Notons que la femme de la Gestapo, qui fit irruption au Restaurant du Gard et arrêta le secrétaire d'Etat polonais et son épouse, a été identifiée : il s'agit de Maxime Daudon, dite Marie Seidlitz, fille publique vivant en concubinage avec le baron allemand Seidlitz un des grands maîtres de la Gestapo à Nice.

Maria Seidlitz est actuellement en fuite. Quant au chauffeur, César Bouttau, incarcéré aux Nouvelles Prisons, il ne veut rien préciser. « Il a tellement vu d'arrestations ! dit-il ».

En bref, nous verrons si Charles Mannoni, après avoir été inculpé d'abus de confiance, ne sera pas condamné pour « donneur » d'émigrés politiques, car il est un fait : les bijoux et l'or ne se sont pas volatilisés et M. et Mme Lam ont été déportés à Drancy.

## Réponse à deux lettres

AUX lettres d'encouragement et de félicitations que reçoit « L'Ergot » s'ajoutent aussi quelques missives — toujours anonymes — expressions de haines, de hargnes et de menaces.

L'une de ces lettres est signée « un italo ». Sur deux pages, il nous dit — fort mal — tout le bien qu'il pense de nous !

Ce correspondant montre le bout de son oreille, aussi noire que sa chemise, en défendant les siens : les fascistes notoires que notre journal se fait un devoir et un honneur de dénoncer et de poursuivre.

Cet individu, qui mange le pain français traite les Niçois de « bastardi », les accuse de « lécher le derrière aux étrangers ». La France, pour ce triste sire, est un pays de « fausseté et de grues ». On se croirait encore à l'époque des Federzoni et autres valets de plume du carnavalesque Mussolini.

Nous constatons que cet ami de la Belle Anita (dont nous reparlerons) nous apporte la preuve d'un fascisme renaissant, contre lequel nous mettons en garde les pouvoirs publics et nos compatriotes. Tous les Italiens douteux, tous les fidèles de la Casa d'Italia doivent être renvoyés chez eux et invités à y rester. Mais notre « Italiano » et beaucoup de ses semblables préfèrent profiter de la « sœur latine », y vivre en écornifleurs, en parasites, et nous payer de menaces et

d'insultes. Ils sont ainsi fidèles à la tradition du régime fasciste : ingratitude, lâcheté, vilénie.

Nous souhaitons à l'Italie nouvelle de s'engager enfin sur une autre voie, un peu plus ouverte, loyale et droite !

Un groupe de 45 rapatriés nécessiteux nous a adressé une longue lettre pour se plaindre de la réception réservée à leur retour.

Il s'agit de travailleurs partis pour la relève, ayant eu la bêtise de suivre les conseils de Pétain, et qui ne comprennent pas pourquoi on a saisi et conservé leurs valises.

Certes, il eût été préférable que ces « lampistes » n'aient ni écouté, ni entendu les appels de vichyssois vendus aux boches. Mais une erreur n'est pas crime et ils ne peuvent et ne doivent pas être confondus avec ceux qui ont vécu et profité de la collaboration, qui y ont gagné moult millions qu'ils gardent dans de précieuses valises que nul ne songe à vérifier, à saisir et à garder.

Pour être belle, notre Justice doit, avant tout, être équitable. Si les valises de ces nécessiteux sont en attente sur un des plateaux de la balance, nous demandons que l'on veuille bien mettre au moins le porte-feuille d'un Bayetto sur l'autre. Et nous savons bien de quel côté la balance penchera... PANTRUCHE.

Libre pensée

# Niçois, qui préférez-vous ?

## Les permissionnaires américains qui cassent des vitres ou les concierges italiens qui vous dénoncèrent à l'O.V.R.A. ?



Le premier soldat américain faisant son entrée à Nice

Dans une lettre qu'elle nous adresse, Mme Julie Richard s'indigne de la fâcheuse propagande déchainée par des éléments troubles contre les permissionnaires américains dans notre ville.

Nous Français, ex-prisonniers en Italie, nous écrit-elle, devons la plus profonde reconnaissance à l'Ambassade des Etats-Unis à Rome qui, avec un très grand dévouement et empressement s'occupa d'obtenir des Autorités italiennes, notre libération et notre rentrée en France, pendant que les Autorités de Vichy collaboraient avec nos tortionnaires italiens.

Les permissionnaires américains ont dépensé sur la Côte d'Azur une fortune, un milliard de francs ! Si, à la place des Américains, il y avait autant de permissionnaires d'autres pays, les faits qu'on reproche aux Restees seraient peut-être plus graves et plus nombreux. La plupart de ces soldats ont fait la guerre, ont libéré la France de la tyrannie et de l'esclavage ; des centaines de milliers sont infirmes, ont été blessés, d'autres sont morts.

### N'OUBLIONS PAS

N'oublions pas que, pendant l'occupation italienne, en 1942-43, de nombreux Français, à Nice, furent tués par des voitures militai-

**Nos détracteurs sont priés, après lecture de « L'Ergot », de nous signaler les articles susceptibles d'avoir pu faire l'objet du moindre chantage.**

D'autre part, toute personne qui aurait été victime d'une manœuvre de chantage de la part d'individus se prévalant de « L'Ergot », est priée de déposer plainte auprès de nous ou de qui de droit.

res italiennes, des motocyclistes qui fondaient exprès sur les civils, hommes, femmes, enfants (notamment sur la Promenade des Anglais baptisée, par les chemises noires, Lungomare Mussolini).

Durant cette période de sinistre mémoire, des centaines de Patriotes furent affreusement torturés à la villa Lynwood, à Cimiez, par les agents de l'O.V.R.A. et des milliers furent déportés dans les geôles italiennes sur la dénonciation d'Italiens et d'Italiennes naturalisés Français et résidant à Nice.

J'ai vingt mois de captivité, affirme Mme Julie Richard, dans trois prisons, trois camps de concentration différents. Arrêtée une deuxième fois en avril 1943 par l'O.V.R.A. (j'avais déjà fait cachot, prison, camp de concentration en Italie, en 1940, avec ma pauvre mère de 75 ans, qui en est morte) je fus enfermée dans cette villa Lynwood où j'eus le pied gauche complètement fracturé ; j'en suis restée infirme, mais ce malheur m'évita de passer au Tribunal militaire de Turin ; je fus à nouveau la victime et le témoin horrifié du sadisme des agents de l'O.V.R.A.

Nous, Français, victimes de tant de lâcheté, n'oublions pas et ne pardonnons pas. Tortures et perversités raffinées ont été employées contre nous avec une haine atroce et une rage diabolique.

### MANSUETUDE INCOMPREHENSIBLE

Je proteste vivement, s'écrie Mme Richard, que nos Autorités laissent encore demeurer dans notre ville quatre-vingt mille italiens qui nous privent de nourriture, de logement, etc. Actuellement, en Italie, il n'y a pas un commerçant français dont les intérêts soient protégés par les Autorités italiennes ; mais à Nice, des milliers de

commerçants italiens prospèrent et ils demeurent arrogants, impolis, comme de vrais vampires ils continuent à sucer notre sang. Aucun Français n'a jamais été autorisé à tenir une conciergerie en Italie, tandis qu'à Nice les trois quarts des concierges sont italiens ; pendant l'occupation fasciste ils ont contribué efficacement à l'arrestation et à la déportation dans les geôles transalpines de plus de quatre mille Français domiciliés à Nice.

Les biens des Français en Italie sont, depuis 1940, saisis par les Autorités italiennes qui, encore à présent, se refusent à les rendre ; mais les biens des Italiens en France, saisis en 1940, ont été rendus.

Pendant leur captivité en Italie, les Français cotés rentiers furent obligés de payer toute leur nourriture ou de rester sans manger. Je suis de la partie, j'ai les reçus qui sont la preuve de cette double violation des lois internationales.

Actuellement, je ne peux pas trouver un logement en ville, les Italiens y sont installés à notre place.

### LE PROBLÈME RESTE A RÉSOUDRE

Mme Julia Richard a pleinement raison. Il n'est pas facile, en effet, d'oublier de sitôt la villa Lynwood, ses sbires et ses tortures. Il y a trop d'Italiens à Nice qui nous narguent ; il y a parmi eux trop de naturalisés d'ancienne et de fraîche date qui n'aiment point la France ; et cependant c'est bien chez nous qu'ils se sont enrichis et pas ailleurs. Ils manquent de pudeur, tout simplement.

Nous sommes à la veille de la paix avec l'Italie. Mais le problème des Italiens de Nice reste tout entier à résoudre. Il faut expulser la vermine fasciste. Il y a trop de concierges et trop de commerçants italiens malhonnêtes. Qu'ils ren-

trent chez eux et nous nous porterons mieux.

Nous ne sommes pas des xénophobes. Nous savons que le passé est à enterrer, nous ne voulons pas avec l'Italie une paix de rancune qui serait encore pire que la guerre. Nous verrons d'ailleurs si l'Italie d'aujourd'hui est digne de notre amitié et de notre appui. Elle doit le prouver par des actes. Son gouvernement démocratique nous a promis de larges réparations.

### NE CONFONDONS PAS

Si l'Italie veut, elle pourra nous faire oublier le passé et nous nous y efforcerons. Le peuple italien est travailleur, Son capital, c'est le travail. Faute d'argent, nous aurons sa main-d'œuvre ; il faut le dire, elle est très appréciée chez nous et nous n'avons rien à dire contre les humbles ouvriers italiens qui vivent parmi nous ; ils ont toujours fait leur devoir. Eux et leurs fils se sont battus pour la France ; ils ont connu, comme nous, la déportation, la persécution et toutes les atrocités allemandes ; ils ont été au maquis ; ils nous ont aidés effectivement dans la lutte contre l'opresseur nazi ; ils ont fait le coup de feu avec nous. Rien de commun avec les commerçants rapaces, les trafiquants, les agents provocateurs, les souteneurs, les noceurs, les concierges qui ont bien servi l'O.V.R.A. et la Gestapo ; cette racaille transalpine déshonore son pays, fait du tort à la masse ouvrière immigrée et nous fait le plus grand mal.

Nous la vomissons.

Nous attendons avec une légitime impatience son départ de notre ville. Nous savons d'avance que, sans cette pègre, nos rapports avec les travailleurs italiens seraient fraternels, car rien ne nous sépare d'eux et tout nous unit dans l'œuvre commune de reconstruction que nous entreprendrons ensemble pour la prospérité de nos deux pays et de nos deux peuples.

Sous les drapeaux de la démocratie ressuscitée,

Ce sont là nos vœux les plus sincères. Ces mêmes vœux nous les adressons en même temps au peuple espagnol encore enchaîné et courbé par le sinistre joug franquiste.

C'est la vérité lorsqu'on écrit que le peuple italien et le peuple espagnol voient dans la France, enfin libre, le plus beau chantier d'Europe où se forge l'avenir des hommes nouveaux.

Les lendemains qui chantent.

### RELÈVE AU CAMP DE Ste-MARIE

Nous apprenons que c'est désormais l'officier de paix Schupin qui assurera le commandement du camp d'internement de Sainte-Marie, refuge des 190 détenus transférés de l'Hôtel Montfleury de Cannes et de l'Hôtel Suisse de Nice, ces deux derniers centres ayant été dissous.

L'officier de paix Schupin commanda, il n'y a pas bien longtemps, le camp de Montfleury, ce camp où certains détenus, tel l'officier italien Piccapana, et le peintre d'Agostino, pour ne citer que ceux-là, passaient pour jouir d'une liberté assez large, sinon entière.

POUR TRES BIENTOT  
**LE COLIMET**  
BOULET PARFAIT  
MEILLEUR QUE LE MEILLEUR

**LOTÉRIE NATIONALE**  
Prochain tirage le 10 octobre  
Demandez les Dixièmes  
qui ont gagné deux fois le gros lot  
**BANQUE MARTINON**

## Les Vedettes de l'actualité

« Lord Haw-Haw »



Le Ferdonnet anglais, celui qui fut surnommé outre-Manche « Lord Haw-haw » a été condamné à mort ces jours-ci, à Londres. Il avait la langue trop longue. Il la mit au service d'Hitler et de Goebbels. Il sera pendu.

Il ne s'embêtait pas

## Van Houten

chef de la Gestapo de Neuilly gagnait 80 millions par an

L'affaire de la Gestapo de Neuilly doit venir dans quelques jours devant la Cour de Justice de Paris.

Elle comporte 24 inculpés, dont 2 : François Martin et Rudy de Merold, en fuite, seront jugés par contumace. Ils étaient les adjoints du principal coupable Van Houten et furent comme lui condamnés à la réclusion en 1936 pour espionnage au profit de l'Allemagne. Ils furent libérés par les boches.

Sous le nom de baron d'Humières, industriel, Van Houten offrit une forte prime en 1942 aux 100.000 ouvriers partant pour l'Allemagne.

Il a avoué qu'il gagnait 80 millions par an en liquidant les biens juifs.

## L'Italie a aussi son "affaire Ceriana"

### Où sont passés les 40 kilos d'or avec lesquels s'enfuyait le Duce ?

Le capitaine Neri a-t-il été tué parce qu'il en savait trop long à ce sujet ?

On vient d'apprendre que deux des partisans qui ont participé à la capture et à l'exécution de Mussolini ont été tués. Il s'agit du capitaine Neri et d'une femme connue sous le nom de Gianna.

On croit que le double meurtre est en rapport avec la disparition de 40 kilos d'or que Mussolini avait sur lui et qui ont disparu après avoir été séquestrés par les partisans. On n'a pas trouvé trace du trésor malgré les recherches actives entreprises à cet effet par les polices alliée et italienne. On n'a trouvé que 30 millions de lires que Mussolini avait sur lui. Trois autres millions et demi ont été séquestrés par les commandements de la 52<sup>e</sup> brigade de partisans communistes.

En ce qui concerne l'or, le commandant de cette brigade déclare l'avoir consigné à un commissaire politique communiste, nommé Moretti. Ce dernier s'était engagé à consigner le trésor aux autorités de Côme, mais il disparut sans laisser aucune trace.

Le capitaine Neri et la partisane Gianna, qui étaient parmi les quelques témoins oculaires de la fin de Mussolini, étaient en outre au courant de certains détails concernant les 40 kilos d'or. On pense avec

raison qu'ils ont été assassinés pour les empêcher de révéler leur secret.

#### D'OU EST VENU L'ORDRE DE TUER LE DUCE

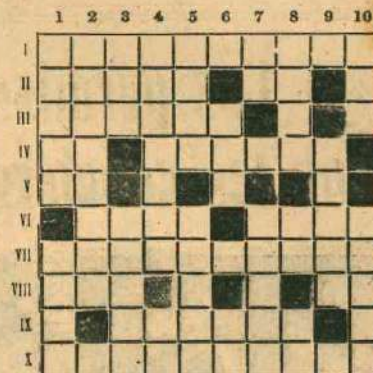
Un grand mystère règne également sur la mort du dictateur et les enquêtes accomplies à ce sujet par les autorités alliées n'ont pas encore permis d'établir qui a donné l'ordre de l'exécution. On n'a même pas pu savoir avec exactitude quels ont été les auteurs de la mise à mort.

On sait seulement que des patrouilles motorisées américaines ayant su que Mussolini se trouvait sur le lac de Côme reçurent l'ordre de le capturer. Il y eut alors une chasse entre les Alliés et les partisans qui tenaient le dictateur. Ces derniers, toutefois, parvinrent à échapper aux recherches des Alliés.

On sait que le chef de la brigade qui avait capturé Mussolini demanda des ordres au commandement général communiste. Le premier ordre fut d'éviter à tout prix que le dictateur tombât aux mains des Alliés. Sitôt après, à l'improviste, arriva l'ordre de mettre à mort sans retard le Duce et son amie. On prétend même que cet ordre a été donné par Moscou par le truchement de la radio.

## MOTS CROISÉS

par René MAURICE



#### HORIZONTALEMENT

1. Ses membres inscrivirent des pages glorieuses dans l'histoire. — 2. Donne une huile estimée. Fut métamorphosée par Jupiter. — 3. Affluent de la Seine. — 4. Phonétiquement : mot que nous ne prononçons jamais en matière de ravitaillement. Il fait vivre dit-on. — 5. Tête et fin de lit. — 6. Cardinal outre-Manche. Redouté des directeurs de spectacles. — 7. Qui a la forme d'un coin. — 8. Il n'a pas de patrie. Préposition. — 9. Poème épique. — 10. Jamais satisfait.

#### VERTICALEMENT

1. Du rang le plus élevé. Il se passe d'étranges choses en son sein. — 2. Est souvent sollicité par le candidat. — 3. Titre anglais. Manches de pinceaux. — 4. Notre ration ne nous permet pas de nous mettre dans cet état. Exclamation enfantine. — 5. Sur l'Orne. Petit trait. — 6. Ville de Belgique. Voyelle doublée. — 7. Paresseux. Créa. — 8. Ville d'Italie. Etalon. En débat. — 9. Fréquent en hiver. — 10. Porte les armes. Prénom féminin.

## Le professeur Vlès est mort sur la route de Dachau

L'Université de Strasbourg, déjà si éprouvée, a appris, ces jours-ci, la mort d'un de ses maîtres les plus éminents : M. Vlès, professeur à la Faculté de médecine, membre correspondant de l'Académie de médecine.

Arrêté le 10 mars 1944 dans son laboratoire à Clermont-Ferrand, il fut amené, enchaîné, à Compiègne, et de là, déporté le 2 juillet. Sur les 2.400 prisonniers du convoi, 1.466 seulement arrivèrent à Dachau. Les autres, dans les wagons à bestiaux où ils étaient entassés par groupes de cent, privés d'air, d'eau, par une chaleur torride, ne supportèrent pas le terrible voyage. Le professeur Vlès fut du nombre des victimes.

La biologie et la médecine ont perdu en Vlès un novateur. A la fois mathématicien, physicien, naturaliste et biologiste, son œuvre n'était pas seulement théorique. Les résultats qu'il avait obtenus, après 20 ans de travail, dans le traitement de divers cas de cancer, en témoignent.

C'est un grand savant et un grand Français qu'une mort barbare est venue enlever à la science.

Imprimerie, 21, rue Meyerbeer

Le Gérant : P. SAUTOUR.



achetez un billet de la

# LOTÉRIE NATIONALE